

LIGNE JAUNE

Liminaire

Je vais parler d'un de mes rêves, fait à propos d'un de mes analysants. Le but n'est pas de parler de cet analysant, mais de la psychanalyse, en son exercice. Tout cet article et tout ce que je peux écrire par ailleurs va dans ce même sens : on ne peut pas parler de l'autre, surtout pas en analyse. Par contre on peut parler de soi, et de l'effet que l'autre a produit sur soi. C'est ce que je me propose de faire, sous le registre d'analyse du transfert, par le bout qui est le mien.

Je cite donc cet analysant sous un pseudonyme, et je crois que le peu de chose que je dis de lui ne permet pas de l'identifier. J'y ai veillé. Mais si jamais lui-même tombait sur cet article, et si par hasard il se reconnaissait, ce dont je doute, je lui dis ici bien clairement qu'il ne s'agit pas de lui, mais de moi... dans ma relation à lui, certes. Il se trouve que cette relation s'est interrompue dans le moment où j'achevais l'interprétation de ce rêve. Je ne lui en avais pas fait part, évidemment, d'autant qu'il s'agit de *ma* façon d'avoir vécu ce transfert. Je pense à présent que ma résistance à entendre ce qui dans cette relation était de l'ordre du désir est la cause de cette rupture.

Si donc, il tombe sur cet article, je lui demande instamment de prendre contact avec moi : il y a là de l'inachevé, dont la seule façon qu'il me reste de le travailler, c'est d'accomplir cette étude théorique.

Un rêve qui écrit le transfert

J'ai fait le rêve suivant :

Claude Debrouwer¹, l'un de mes analysants, est mon père. Je m'entretiens avec lui devant la porte de son bureau, situé dans une petite maison située en contrebas de la mienne. Je revois les moments de la construction de ma maison. Il fait de la formation ; il me confie les clefs de son local, pour que je puisse répondre au téléphone en son absence. Je lui demande, avec sollicitude : Tu as des contrats au moins ? Non, hélas, mais je veux partir en vacances pour me décrocher un peu la tête ; faire un voyage, un tour en Europe, dans les îles. (Je reconstitue, ses paroles n'étaient pas aussi précises je sais qu'il a dit quelque chose comme ça). Je me dis, bon, il a les moyens quand même, pour quelqu'un qui n'a pas de contrats. Il est un peu affolé il voudrait justement que je sois là au cas où on téléphonerait. Je lui demande s'il a des fiches, des textes, des dossiers, afin que je puisse répondre...il me dit qu'il préparera ça. Je reçois une analysante, il me semble dans cette petite maison qui aurait une seule pièce. Puis je la raccompagne au seuil ; c'est-à-dire, je suis sorti avec elle par derrière, on a fait le tour de la maison ensemble, et on se retrouve devant la porte principale, devant, là où je m'entretenais auparavant avec mon « père ». Là, je rencontre la mère de ma fille, qui me dit que j'ai 50 et quelques balais, et que j'ai dit ça il y a peu, à l'occasion d'un jeu de mot dont je ne me souviens plus... l'analysante a de très longs cheveux frisés, le nez camus, jolie, pas très jolie, agréable, quoi...un

¹ Seule entorse à la vérité, je pose ici un pseudonyme. C'est un peu ennuyeux si on se rappelle qu'en grec, « πσευδον », c'est le mensonge.

battle dress, un jean...je la raccompagne jusqu'à la porte du jardin, en me disant que c'est un peu inhabituel, mais enfin, la porte ou la porte du jardin, puisque j'ai un jardin, c'est toujours la raccompagner à la porte. Or, je me retrouve à marcher à côté d'elle dans la rue. Ça loupe pas, elle m'invite à boire un pot. Je refuse aimablement, amusé par la puissance de son transfert. Elle insiste, mais je refuse, c'est non.

1) premier tour de l'interprétation : à propos du rêveur, analysant.

a) globalement

Une ligne jaune est ici bien lisible, écrite en pointillés : d'abord un trait sur le seuil du bureau de mon « père », redoublé par le moment où je rencontre au même endroit la mère de ma fille ; puis sur l'autre seuil situé de l'autre côté de la maison, enfin à la porte du jardin. Trois traits que je franchis comme autant de transgressions. Jusqu'au dernier « trait » qui n'est écrit d'aucun seuil et que je ne franchis pas : à l'opposé de l'écriture qui différencie des lieux, je pose cette parole qui dit non. Le pointillé est ambigu : localement, autant au niveau de chaque trait, on peut le considérer comme un continu interdicteur, autant il peut être lu au niveau de chaque vide, comme une autorisation. Mon attitude l'est aussi, franchissant des seuils comme autant d'interdits dont je ne tiens pas compte, puisque j'en fais des portes, mais des portes ouvertes. Pourtant, si tous ces passages écrivent une lettre signifiant mon désir, celui-ci finit par m'amener, paradoxalement, à émettre moi-même un interdit sous une autre forme que d'écriture : une parole qui dit non.

Je parle encore de lignes jaunes, alors que sur les routes, il y a beau temps qu'elles sont devenues blanches. La couleur vue dans l'enfance prévaut, pour moi comme pour les analysants qui ont connu autrefois cette couleur comme signe de l'interdiction du franchissement. Dans mon rêve, je la lis comme pointillée, signe au contraire d'une autorisation.

C'est environ six mois plus tard que l'analysant de mon rêve, que j'ai nommé ici Claude Debrouwer, évoque la ligne jaune dans une séance. Il l'énonce comme une métaphore des excès dont il se rend coutumier. Cette évocation me fera revenir à ce rêve que j'avais noté, m'amenant à en revoir l'interprétation. L'originalité de la méthode psychanalytique, nous dit Freud dans la « *Traumdeutung*² », c'est que, au contraire de toutes les autres méthodes, elle confie au rêveur le soin d'interpréter son propre rêve. Par conséquent, que le propos d'un analysant m'amène à interpréter un rêve, c'est le juste retour de la fonction interprétative. Comment pourrais-je par contre m'autoriser à parler de cet analysant ? La question ne se pose même pas : il m'est impossible d'en parler. Pas seulement du point de vue de l'éthique, mais simplement du point de vue de la méthode analytique, telle que Freud la décrit en rapport aux rêves. Certes, Freud ne s'est pas privé d'analyser de nombreux rêves d'autres personnes, mais sa méthode ainsi que les conséquences qui en découlent, ils les a établies lors de l'élaboration de « L'interprétation des rêves ».

Si on veut s'en tenir à la méthode analytique, telle qu'il l'a strictement développée dans cet ouvrage alors, il ne saurait être question d'interpréter d'autres rêves que les miens. Mais, que je m'en tienne aux rêves qui font intervenir mes analysants, voilà qui me permet de parler de mon exercice de la psychanalyse. Lacan l'avait radicalisé dans deux formules lapidaires : « il n'est de transfert que de l'analyste » et « il n'est de résistance que de l'analyste ». On notera l'emploi du discordantiel, dans lequel on peut lire que, si l'analyste

² Freud, « L'interprétation des rêves ». PUF. Traduction Meyerson. « *Die Traumdeutung* », GW II/III. Fischer Verlag . pp.102-103

veut parler du transfert ou de la résistance, il ne peut qu'en passer par le bout qui lui appartient, mais que ce n'est pas pour ça que, ce faisant, il ne dit rien de l'autre, l'analysant. Car « le bout qui lui appartient » est déjà une formule bien étrange. Comment puis-je dire qu'un bout de parole m'appartient ? C'est comme le bâton de Raymond Devos, vous lui coupez le bout, et vous n'obtenez pas un bâton privé d'un bout, mais deux bâtons munis chacun de deux bouts ! Aussitôt énoncée, la parole est entendue, et ceci avec toutes les déformations que l'auditeur ne manque pas d'y introduire ; ainsi la parole n'est-elle jamais celle de quelqu'un, mais celle produite dans un certain contexte par la mise en présence d'un qui parle à un autre qui écoute. Et celui qui écoute contribue tout autant au façonnage de ce qui s'énonce entre les deux. Il est même l'élément essentiel de la résistance : c'est en fonction de ce que j'imagine de l'autre auquel je m'adresse que je vais me censurer plus ou moins ou de telle ou telle façon.

Tout le monde a fait cette expérience : au-delà de se vouloir toujours « un » et d'être celui qui toujours « dit ce qu'il pense », et qui pense toujours la même chose (ce qui est bien triste), au-delà de cette unité de façade, un peu d'honnêteté suffit pour se rendre compte que, tel événement je ne l'ai pas raconté de la même façon à un tel et à tel autre. Par exemple, de mon conflit momentané avec mon patron je ne vais sûrement pas lui en dire la même chose à lui, que, le soir, à ma femme... quant aux difficultés avec ma femme, je ne vais certainement pas en dire la même chose avec elle et avec mon collègue de travail.

Alors où est l'objectivité de « l'événement » ? Il n'y en a pas ; il n'y a que des points de vue divers, qui ne tiennent pas seulement à la diversité des personnes, mais à la diversité des moments chez une même personne.

Pas de « cas » en psychanalyse, si ce n'est le mien. Impossible donc de parler, en analyste, de l'autre : l'analysant. Je ne peux en parler que de mon point de vue, qui est aussi celui d'un analysant. Mais c'est ça, exercer pour quelqu'un la fonction de l'analyste : se faire l'analysant du rapport à l'analysant, afin par une parole sur ce qui se noue dans la cure, de dissoudre ce qui, au moins chez l'analyste, fait résistance à l'avancée de celle-ci.

Comment puis-je, en effet, m'autoriser à parler de mon exercice de la psychanalyse, si ce n'est de la façon dont je me suis autorisé de moi-même, c'est-à-dire en parlant de moi ? La formule de Lacan « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » offre à la lecture deux remarques : d'abord son aspect modal, qui emprunte la négation discordantielle. En effet pourquoi « ne s'autorise que » plutôt qu'un « s'autorise » qui serait une assertion forclusif ? Je réponds : parce que dans ce discordantiel, « ne...que », je lis ce qui fait le contenu de ma deuxième remarque : entre moi et même se lit un trait d'union qui tout aussi bien sépare. Le forclusif, c'est ce qui empêche que, passé une certaine date, telle candidature ne soit plus valable ; soit, d'une manière plus générale, que, franchie une certaine limite, telle lettre ne soit plus retenue comme lisible. Le discordantiel, ce qui est propre au discours, permet au contraire de lire dans ce « moi-même » le clivage du sujet. Ainsi devant un miroir pourrais-je avancer : ce n'est pas moi, ce n'est que mon image...et pourtant, c'est bien de moi qu'il s'agit.

Ici s'engendre le sujet dans sa différence d'avec le moi. Le sujet naît de cette parole qui entonne la discordance du « ne...que », brisant l'illusoire unité du moi et du m'aime. Le narcissisme ne tient pourtant que de cela : comment pourrais-je aimer ce moi comme objet s'il n'était distinct de moi-même ?

Je vais donc m'autoriser à lire les seuils de mon rêve comme autant de traits liant et séparant le moi du même, au même titre que le trait d'union typographique qui en fait la saveur littérale. Un de mes analysants est cité dans ce rêve, sous la forme étonnamment proche de mon père. Nous allons voir que toute la question de l'analyse comme traversée du transfert, se trouve posée par ce rêve. Entre l'analysant et l'analyste, est-ce Un ? est-ce deux ? S1 → S2 ? Cette question est déjà posée depuis belle lurette pour tout un chacun, et donc pour

moi : mon père et moi, est-ce Un ? Est-ce deux ? Nous avons le même nom, mais un prénom et une génération nous sépare. Nous avons surtout le même objet d'amour : la mère, et c'est pourquoi nous convoitons la même place

La question était aussi posée dans le premier concile, à Nicée, dans la controverse d'Arius et d'Athanase : le père et le fils, est-ce un, est-ce deux (S1 → S2) ? Sont-ils oui ou non la même personne divine ? Elle se redouble au 4^{ème} concile, celui de Calcédoine : Jésus a-t-il une double nature, homme et dieu, ou n'en a-t-il qu'une seule³ ?

b) Localement : premier seuil, père et fils.

Pour ce qui est d'occuper la même place, je parle de mes aspirations inconscientes, évidemment. Mon père, lui, il y est autorisé, à avoir de telles aspirations. C'est normal, ce n'est pas sa mère : pour lui, c'est sa femme. Pour cet objet là, il a droit à la place vacante dans les pointillés, tandis que je n'ai qu'à me conformer au trait interdictif. Sauf que mes aspirations ne s'éteignent pas, elles font semblant de s'éteindre : elles tombent sous le coup du refoulement.

Et voilà qu'à la faveur d'un rêve, elles se manifestent encore, sous cette forme dissimulée (mon père, ce n'est *que* l'un de mes analysants) et inversée (au lieu de me l'interdire, voilà qu'il me fait savoir que sa place est vacante, et, mieux, il me demande de la prendre ! Et, mieux encore : pour répondre aux appels à sa place !!).

Dans « L'interprétation des rêves », Freud établit que tout rêve est la réalisation d'un désir. Il ne faut pas oublier que, comme tout rêveur, je suis le metteur en scène de mon rêve, et en tant que tel, je tente une écriture de *mon* désir. En l'occurrence je désire que mon « père » me demande de prendre sa place.

Il n'y faut pas grand-chose de plus pour y reconnaître le complexe d'Œdipe le plus commun. Pourquoi prendre la place qu'il laisse si complaisamment vacante (il part en *vacances*), si ce n'est pour que je réponde aux appels à lui destinés ? C'est ce qui va se passer à la fin du rêve : je me mets en position de recevoir une demande... de mon analysante. Autrement dit, tout ce parcours autour de la maison et à travers trois seuils décrit une boucle autour de ce désir qu'on me demande. Le désir de mon rêve attribue à l'Autre, mon « père », le désir de s'en aller : c'est donc mon propre désir qui se dévoile ici, désir qu'il parte et me laisse sa place. Loin de me faire avoir par sa demande, à laquelle je pourrais agréer par pitié filiale, ce vide me démasque comme organisateur d'un départ dans lequel c'est lui qui se fait avoir, puisque je lui pique sa place.

Bonne vérification du principe de plaisir : ce rêve est bien la réalisation d'un désir.

Mais vingt ans plus tard, Freud remettait en partie en question sa formule du rêve « réalisation d'un désir », c'est-à-dire en dépendance du principe de plaisir : avec le *fort-da*, et les rêves des traumatisés de guerre, la répétition prend le pas sur le plaisir. Vous savez, le *fort-da*, c'est ce jeu que Freud repère chez son petit-fils, qui consiste à jeter des objets au loin. L'enfant jette un objet au loin en disant « O-O-O-O », ce que Freud entend comme « *fort* », loin, dans la mesure où il a entendu aussi comme « *da* », (là) ce qui se produit moins souvent : le retour de l'objet salué d'un « A-A-A ». Selon le principe de plaisir, ce fameux « AAA », signant les retrouvailles avec l'objet aimé, aurait dû être le moment le plus fréquemment joué. Or c'est l'inverse dont Freud est le témoin. Au lieu de lutter contre le départ ou la perte, ce qui serait la logique du principe de plaisir, le sujet en rajoute. L'enfant souffre du manque de sa mère, et il crée du manque supplémentaire. A première vue, il se crée donc de la souffrance supplémentaire. La répétition prend le pas sur le plaisir.

³ je dois ces passionnantes informations, qui mériteraient de bien plus ample développement, au travail d'Henri Fontana.

Cette répétition est un essai de nouer par une création symbolique ce qui échappe sans cesse, et que Lacan nommera le Réel. Les rêves qui répètent le traumatisme, le jeu qui reproduit le départ redouté, témoignent d'un effort de ce qu'il nomme alors la pulsion de mort : une tentative échouée de lier le traumatisme⁴ par de la parole et de l'écriture. Freud interprète alors ainsi la globalité du phénomène : la mère s'en va à son gré, laissant l'enfant impuissant devant ces départs inexplicables. En l'envoyant balader sous la forme métaphorique d'un objet quelconque, l'enfant récupère de cette perte un semblant de maîtrise : c'est lui qui la fait partir. Ce départ-là, celui du jeu, il s'accorde la satisfaction de l'avoir créé lui-même. Autrement dit : de la perte consentie de l'objet, naît du sujet.

Ça n'a aucune incidence sur la réalité, mais ça aide quand même à vivre. De ce fait l'enfant inaugure, dans l'opposition O-A, la parole, nouée à l'écriture du geste par lequel il jette et reprend. Je dis écriture, mais il s'agit, non pas de l'écriture alphabétique que nous connaissons en occident, mais une écriture qui « ressemble », non au son, mais à l'événement représenté : partir et revenir. En ce sens, c'est une écriture qui aurait la structure des hiéroglyphes égyptiens et de l'écriture chinoise.

De là se noue le nœud borroméen de Lacan : trois ronds, par lesquels le rond imaginaire (écriture) et le rond symbolique (parole) permettent au rond du Réel de trouver sa place au sein de la structure ; mais ce n'est plus le réel, c'est ce tenant lieu que nous nommons réalité. Ce nœud se présente comme le noyau élémentaire d'une étoffe voilant la perte, tissage dont les allées et venues de l'objet, les retours récurrents du rêve ou du symptôme constituent la navette.

Tout le problème réside dans le consentement associé à cette perte, qui est une autre façon de parler de l'inversion de la pulsion, pour parler freudien : il s'agit de passer du passif à l'actif, de la perte subie à la perte créée. Autrement dit encore : pas de sujet sans objet, ni sans objet... perdu.

Les départs de ma mère, son manque d'attention à mon égard étaient un traumatisme ? J'en attribuais la cause à ce père pas souvent là, mais dont elle parlait souvent. Et je fais partir ce père, lui attribuant l'aimable intention de me laisser sa place pour répondre aux appels – de la mère : c'est le seul complément que j'ajoute au titre d'une interprétation qui jusqu'ici ne concerne que moi. Malgré les années d'analyse, cette inscription reste encore là, tissant la toile de fond sur laquelle vient s'inscrire toutes les nouvelles expériences, y compris celles que me racontent les autres.

Mais tout cela reste conforme au principe de plaisir : jeter le père, ce n'est pas jeter la mère. Ce n'est pas en rajouter sur la perte comme dans l'interprétation freudienne du *fort-da*, c'est au contraire se donner les moyens de la permanence de la possession de l'objet.

Freud mentionne dans la suite de son texte que ce même enfant, « avait coutume un an plus tard, de jeter par terre un jouet contre lequel il était en colère en disant « va-t-en à la guerre ! ». On lui avait raconté alors que son père absent était à la guerre et, loin de regretter son père, il manifestait de la façon la plus évidente qu'il ne voulait pas être dérangé dans la possession exclusive de sa mère.⁵ »

Là, Freud donne un exemple qui va dans le sens du principe de plaisir, et non dans son au-delà, la pulsion de mort. Et il ne signale pas que cet exemple, loin d'aller dans le sens de sa démonstration de la pulsion de mort, va dans le sens du principe de plaisir. Cela constitue quelque difficulté à comprendre son texte. C'est plus proche de mon rêve. Cependant, mon désir de voir partir mon « père » est aussi double que contradictoire. En le faisant partir et en lui attribuant le fait qu'il me demande, d'une part il s'agit subrepticement de prendre sa place auprès de l'objet (libido d'objet) qu'il possède (la mère), d'autre part, de se conformer à une loi en renonçant à cet autre objet (le père), ce qui est satisfaire aux exigences de l'Idéal du moi

⁴ Ce néologisme est de Lacan.

⁵ Freud « Au-delà du principe de plaisir », PPB, p. 54 . GW XIII p.14.

(libido du moi). Car mon père est aussi un objet d'amour, et si j'accepte de faire ce qu'il me demande, si je me conforme à sa parole, c'est aussi pour m'identifier à lui en tant qu'il avait su se faire aimer.

Mais ce n'est que le début de la complexité. J'éprouve en effet en rêve une certaine réticence à faire ce qu'il me demande. Je me dis : quand même il part en vacances, c'est qu'il doit avoir de l'argent, ne peut-il lâcher un peu son boulot au lieu de me demander de le faire à sa place en son absence ? J'interprète : n'a-t-il pas la ressource de dire, de répondre aux appels, plutôt que de me laisser le soin de le faire ? Cette notation-là, très ténue, je ne peux l'attribuer à mes parents. Elle vient de mon transfert à cet analysant qui, dans le rêve, joue le rôle de mon père. Mais je ne veux pas parler de lui ici. S'il a quelque chose à dire, je lui laisse la place, toute la place qu'un analyste doit laisser à un analysant, en ne parlant surtout pas à sa place. Ma position logico-éthique s'est frayé un chemin dans le rêve, sous cette forme d'une légère réticence à répondre à la place de quelqu'un, même si ce quelqu'un me laisse sa place en me demandant de le faire.

C'est pourquoi j'ai surtout développé jusqu'à présent ce qui dans ce rêve renvoie à ma propre histoire. Pour moi, ce rêve condense la question de l'Œdipe et de l'identification au père ; si, par ailleurs, le rêve identifie mon père à cet analysant, c'est que ce que m'a dit cet analysant, j'ai dû l'identifier à cette structure en moi. Voilà l'hypothèse. Je ne vous parlerai donc pas de lui, ce qui ne serait ni éthique, ni, surtout, logique. Car je pourrais ressortir tous les bons souvenirs que j'ai gardé de ce que j'ai entendu de lui, soigneusement trié pour se conformer à cette hypothèse

Mais quelque chose me dit que ma résistance ne vient pas seulement de là. Ça, c'est l'éthique élémentaire de l'analyste, en tout cas selon moi. C'est donc un peu trop conforme à la belle image pour que je me laisse avoir. Mon rêve l'envoie balader : du point de vue du principe de plaisir, et si c'est mon père, il n'y a pas de raison qu'il y ait de réticence. Cela satisfait à la libido d'objet. Mais ce point de vue du principe de plaisir, suppose aussi la satisfaction du narcissisme. Celui-ci réclame au contraire une identification aux injonctions d'un père : tu ne prendras pas ma place auprès de ta mère !

Voilà une seconde raison de ma réticence : la libido narcissique n'a pas les mêmes intérêts que la libido d'objet. C'est là où ma résistance logico-éthique rencontre quelque chose de beaucoup moins noble. Mais c'est toujours du principe de plaisir qu'il s'agit, sauf que les impératifs de satisfaction sont conflictuels. Aimer le père, c'est se montrer près à lui rendre service, mais pas au point de répondre à sa place aux appels, c'est-à-dire, et là j'interprète, aux désirs sexuels de la mère. S'identifier à lui, c'est le remplacer dans son travail s'il me le demande, mais c'est aussi ne pas le remplacer dans la couche maternelle, parce qu'il l'interdit. L'identification suppose donc un clivage entre les deux libidos et les deux objets.

Ce conflit laisse me laisse désorienté. Il se présente, en tant que conflit, comme un réel, un impossible à saisir. Ce n'est pas seulement le départ d'un être aimé qu'il s'agit de jeter au loin, c'est un conflit qu'il s'agit de circonscrire. Si ça tire d'un côté et d'un autre, ces tensions contradictoires entre deux bords finissent par définir entre les deux la surface d'une écriture. Ce que je ne peux pas dire, je l'écris. Lorsque deux chinois ne parlant pas le même idiome se rencontrent, et s'ils ne parlent pas le mandarin, qui est la langue véhiculaire pour toute la Chine et une bonne partie de l'Asie, il leur reste la ressource de s'écrire. Les caractères chinois, eux, sont les mêmes pour tous même si chaque peuple en a sa prononciation particulière.

Je fais l'hypothèse que ce que mon analysant n'a pas pu dire explicitement, il l'a dit néanmoins d'une façon implicite, et ce dire s'est présenté à moi comme une écriture dont je n'aurais pas la clef. Je l'ai entendue, mais je ne l'ai pas comprise. Tout se passe comme si elle s'était transmise directement comme écriture. Dès lors elle est allée s'inscrire – c'est là

l'hypothèse – là où, en moi, se trouvent à mon insu des écritures semblables. Autrement dit dans ma mémoire inconsciente.

De celle-ci, je me bornerai à en donner une description topologique. La structure inscrite dans ma mémoire inconsciente se comporte comme une feuille de papier accueillant cette écriture nouvelle. Une feuille de papier faite elle-même d'écriture, ou encore un tissage qui viendrait accueillir un nouveau tissage semblable au premier, en ce qu'il vient se greffer là où il trouve à s'insérer, parce que les nœuds en sont identiques. Ce pourrait être complémentaire, comme des molécules s'assemblent lorsque les places vacantes d'électrons appellent les électrons d'une molécule différente. Mais ces deux hypothèses ne viennent présenter que l'entrecroisement de ce nœud qui fait la structure du langage, le croisement de la métaphore (condensation) et de la métonymie (déplacement).

Et donc il s'agit d'une écriture sur l'écriture⁶, où la lettre s'inscrit soit par similarité, soit par contiguïté, l'une étant forcément dans un croisement avec l'autre. Mon rêve est une tentative d'écriture de ce réel que j'ai rencontré dans mon rapport à cet analysant. Et ce réel présente vraisemblablement une structure identique à celle de mon complexe d'Œdipe – et nous allons le voir plus loin également d'un Œdipe inversé : non seulement les deux ne sont pas incompatibles mais le plus souvent, ils cohabitent. L'écriture cherche à trouver ce réel qui est vécu comme blocage, elle cherche à saisir la part d'insaisissable qui, dans mon propre complexe pourrait éventuellement s'identifier avec la part d'insaisissable qu'il y a dans le sien.

C'est là que nous retrouvons l'hypothèse freudienne de la pulsion de mort, prolongée par Lacan comme une tentative du symbolique visant à trouver ou tuer ce qui lui résiste, comme le réel du mur auquel on se cogne. En ce sens, l'écriture du rêve rejoint la structure du *fort-da*. Ce qui est impossible à saisir, l'objet mère, l'objet père, ou l'objet du conflit entre l'objet sexuel et l'objet moi, j'en trouve une écriture : geste qui, de l'opposition du jeter et du ramener, tisse l'élémentaire d'une écriture, avec son lexique (*fort-da*) et sa syntaxe (passif-actif) ; j'en trouve un dire, par la voix qui, du divorce du O et du A, construit le trognon du signifiant ; nœud, qui lie d'emblée les représentations de choses (loin-près) et les représentations de mots (O-A).

Je circonscris le réel impossible par ces ronds qui écrivent sur une surface déjà tissée des mêmes nœuds, le nœud d'une écriture ouvrant sur une parole.

Et dans cette identification, dont j'ai pris acte ici même en supprimant tout guillemet de mon récit, je désire prendre la place de mon père. Ce désir est vraiment le mien, comme celui de n'importe quel Œdipe. Prendre la place du père pour répondre à sa place aux désirs sexuels de la mère. Donc peu importe qu'il s'agisse *aussi* de son désir, et d'ailleurs, peut-on parler, au fond, de *mon* désir et de *son* désir ? Non seulement le désir n'est pas quelque chose que je possède mais en plus, c'est plutôt le désir qui nous possède, lui et moi. Non seulement je suis plutôt possédé par le désir, mais encore le désir n'est défini par Lacan que comme désir de l'Autre. Nous avons tous à reconsidérer le désir dans une acception qui n'en fait pas une entité personnelle. Je n'ai pas de désir « indépendant ». Il est toujours fonction de ce qui se passe avec l'autre, que dans mon rêve je confonds évidemment avec l'Autre intrinsèque qui révèle non pas *mon* désir, mais ce que, pour ma part, je peux dire de ce désir qui *nous* anime, moi et lui, se nouant avec ce qui *nous* animait, mon père, ma mère et moi. .

Lorsque j'affirme : comme celui de n'importe quel Œdipe, je fais un saut hypothétique, qui fait passer du particulier à l'universel. Est-ce scientifiquement tenable ? puis-je affirmer qu'il s'agit aussi de son désir ? Oui, au même titre que je prends acte de mon identification ; l'affirmation ne vaut peut-être pas pour n'importe quel Œdipe, car je ferais alors simplement état d'une croyance en la théorie. En ce sens, je ferais de la psychanalyse

⁶ cf. mon article « L'écriture c'est l'écriture sur l'écriture », lisible sur mon site web : <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>

une religion. L'affirmation vaut seulement pour cette identification-là : je désire à la place de mon père, mais c'est mon analysant que mon désir place en ce même lieu.

C'est de ma place que je tiens cette assertion, et c'est en ce sens qu'elle est irréfutable. Donc, non scientifique au sens de Popper. Ça n'empêche pas de prétendre à un autre type de scientificité, qui est celui que Freud inaugurerait dans sa «*Traumdeutung*». A condition de s'en tenir à la règle qu'il énonce en sa méthode, et qu'il fut loin de respecter lui-même à tout coup : on ne peut interpréter que son propre rêve.

c) Localement : dans la maison : fils et fille

Mon rêve met en scène une analysante femme, mais au fond très masculine. Elle me représente à une époque où je n'étais pas encore très clair avec mon identité sexuelle. Avoir les cheveux longs pour un homme n'était à ce moment-là pas courant. Or, mon analysant aussi pose un problème avec l'identité sexuelle – mais qui ne pose pas ce genre de question ? la question sexuelle est loin de se suffire de la réponse anatomique. Donc, ce que j'entends de lui vient s'inscrire là où, en moi, des lettres semblables viennent s'en faire le support.

Si ça fonctionne ainsi chez moi, n'est-ce pas un indice de ce que j'ai pu entendre de mon analysant ? Lorsqu'il se plaint de se faire avoir, lorsqu'on lui demande d'en faire plus, n'en tire-t-il pas un certain bénéfice, semblable à celui qui se dévoile ainsi chez moi ? Faire à la place de l'autre, n'est-ce pas, au fond, réaliser un désir oedipien ? Ne m'a-t-il pas raconté, peu avant la survenue de ce rêve, la demande de sa femme de reprendre les relations sexuelles interrompues depuis longtemps ? Ne m'a-t-il pas dit que cette demande le laissait décontenancé, au point d'avoir laissé la place *vacante* ?

Or, à ma manière, c'est également ce que je fais à la fin du rêve : certes, je désire qu'on me demande mais c'est aussitôt pour répondre par la négative. Je ne cède pas sur mon désir. Comme dans le *fort-da*, le problème n'est pas d'obtenir l'objet, mais le nouage du vide laissé par la perte de l'objet, nouage obtenu par l'écriture du geste et l'énonciation de la parole, suscitant l'engendrement d'un sujet. Claude Debrouwer, vraisemblablement, m'a fait part de sa façon de jouer au *fort-da* : en me racontant les demandes dont il est l'objet, en se soustrayant à sa séance (ce qui venait d'arriver à plusieurs reprises) comme s'il se dédouanait d'avoir à répondre à une demande chez moi supposée, il réactive en moi ce qu'il y a de semblable, et son dire vient s'inscrire là où de l'identique l'y appelle. L'identification est au seuil du rêve, il suffisait de l'identifier.

En effet : acceptant sa place, je franchis le premier seuil, et dans cette pièce qui est la sienne, j'exerce mon activité à moi, analyste, auprès d'une jeune fille qui m'apparaît d'abord, à l'écoute de mes associations, moi-même... A vingt ans, j'avais en effet cette dégaine d'époque, les cheveux longs, le blue-jean, le battle dress frappé de l'inscription «*make love, not war*». Ainsi je suis identifié à un fils, par cette époque où je n'étais pas encore père, en me rappelant que le fait de devenir père est une des raisons qui m'a poussé à entrer en analyse : en plein divorce je me sentais très coupable par rapport à cette petite fille qui venait de naître un an plus tôt. Et c'est elle qui réapparaît sous cette forme où se trouve identifiés ce que j'étais jeune homme en voie de devenir père, et ma fille devenue jeune femme. Ce jeune homme moi-même une fois devenu père est presque aussitôt devenu analysant, ce que rappelle mon rêve.

En entrant dans cette maison de mon «*père*» de rêve, j'ai donc franchi le seuil entre fils et père. Mais à l'intérieur je me retrouve dans les deux positions, le fils pas encore père, et le jeune père entrant en analyse, confondant l'analysant d'alors et l'analyste que je suis devenu, la fille par laquelle je suis devenu père et le jeune homme qui ne l'était pas encore. Je

mets donc en scène dans cet intérieur un double seuil que je ne franchis pas : de fils à fille, cette coupure qu'en psychanalyse on nomme castration, d'analysant à analyste, ce retournement qu'en psychanalyse on appelle la passe. Comme fils en effet, j'aurais peut-être bien préféré être fille, pour correspondre au désir de ma mère, tel que je l'ai reconstitué par mon analyse, son désir de récupérer la seule fille qu'elle a eue, morte à l'âge de trois jours. Comme analysant, déjà à l'époque, je souhaitais devenir analyste.

Cette zone interne de la maison est donc un lieu de grande désorientation puisque j'y suis à la fois fils et père, fils et fille, analysant et analyste, actif et passif. Toutes les pertes possibles y sont représentées, sans être assumées, puisque faire un choix de position, c'est en perdre une autre, et que dans cet intérieur, je ne choisis aucune place, les occupant toutes : le risque de se perdre en se « faisant avoir », c'est-à-dire en se faisant avaler par cette place désignée par le père où toute activité, en ne se rapportant qu'à l'assignation à une place désignée par l'autre, ne serait que passivité. En tant que fils, perdre la place de fille que j'aurais peut-être voulu occuper pour me conformer au vœu inconscient que j'attribue à ma mère. En tant que fille, perdre ma place de garçon et donc, le pénis. En tant que père, perdre ma fille dans les convulsions du divorce, ce qui m'aurait fait perdre cette place de père, non seulement telle que je désirais l'occuper, mais telle que j'imaginai que mon père aurait désiré me la voir tenir...et peut-être même, telle qu'il aurait aimé la tenir lui-même, puisque j'ai appris après sa mort qu'il avait eu deux filles d'une liaison adultérine antérieure à ma naissance.

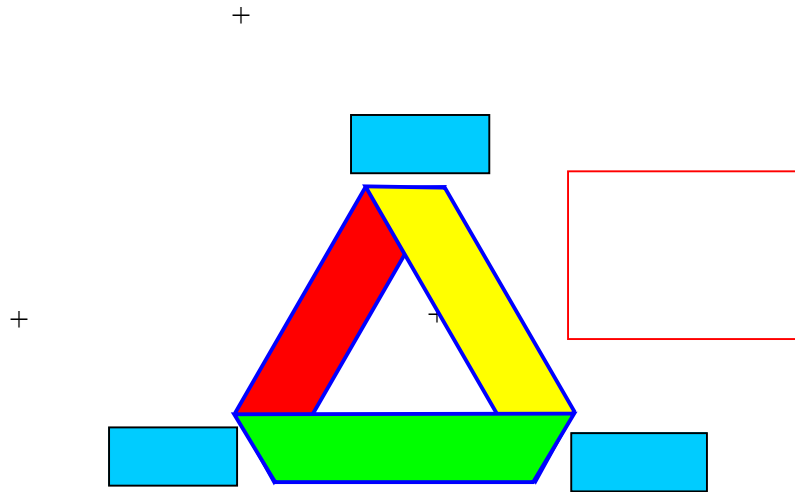
Claude Debrouwer m'avait raconté qu'il rêvait souvent qu'il perdait quelque chose. Et qu'il perdait souvent des choses, dans la vie quotidienne.

N'ai-je donc pas rêvé, moi aussi que je perdais quelque chose ?

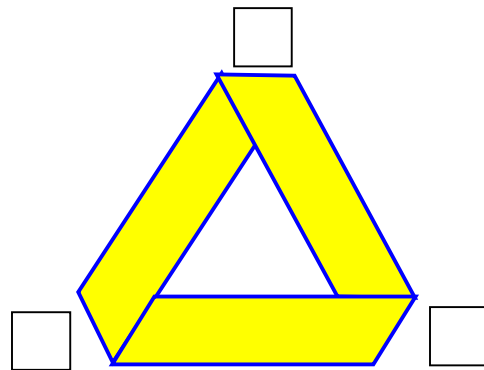
J'effectue ce que Freud nommait un deuil : ingérer l'objet pour s'y identifier. En l'occurrence le rêve représente ça sous une forme inversée, puisque je rentre dans la maison de mon « père », je me fais avaler par elle au lieu de manger quelque chose de lui. Se faire avaler par la maison présente la même position passive que celle de se faire avoir par ce « père » qui me demande de faire le travail à sa place, comme cet analysant qui se plaint de ce que son collègue lui laisse faire tout le travail. Pourtant, dans cette maison, j'y rentre activement, et pour pratiquer ma propre activité...celle d'analysant étant, en analyse, la position active par opposition à la position passive de l'analyste, ici confondues dans l'identification. L'analyste, je le rappelle, est selon moi, l'analysant de son rapport avec son analysant, l'analysant du transfert, ce que j'opère ici même, inversant la passivité de l'analyste en l'activité de l'analysant que je ne cesse pas d'être.

Dans cette maison, toutes les identifications se chevauchent, tous les objets successifs auxquels j'ai pu accorder un intérêt sont condensés en une seule opposition de deux personnages, qui ne sont finalement que deux moitiés de moi-même. Cette opposition dernière elle-même a du mal à se maintenir, se présentant comme unité dès la première association qui m'est venue : cette analysante c'est le jeune homme que j'étais. Si l'opposition élémentaire peut se représenter spatialement et abstraitement par l'opposition dessus-dessous, dans ce lieu, il n'y a plus ni dessus ni dessous, mais une unité indifférenciable de toutes les identités. Ce lieu peut donc être dit sans troisième dimension, puisque c'est par celle-ci qu'il faut passer pour aller du dessus au dessous (jaune). Cette maison dans mon rêve n'est qu'un lieu de passage. Elle présente une certaine surface (la zone jaune), mais elle n'est jamais qu'un seuil. Et d'ailleurs je n'y reste que le temps d'un franchissement.

Ce qu'écrit fort bien la mise à plat de la bande de Möbius :



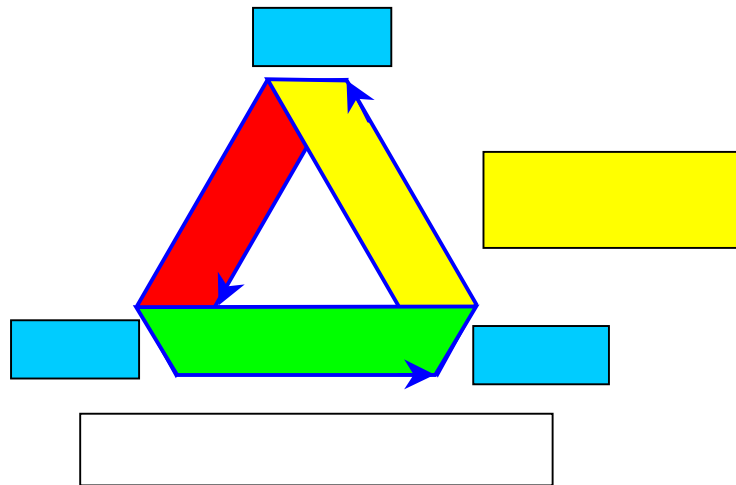
Comme par hasard, cette zone jaune est un lieu sans parole, et c'est ce qui me fait dire que c'est le lieu de l'écriture, dont les deux dimensions s'avèrent dépourvues de cette troisième que serait la parole. Celle-ci en effet est celle qui introduit les identités en même temps que les pertes : avant le seuil, un « tu es mon fils » et à la sortie, un « tu es un père ». Nous pouvons y lire ce que Lacan désignait par « paranoïa dirigée » ou « autisme à deux ».



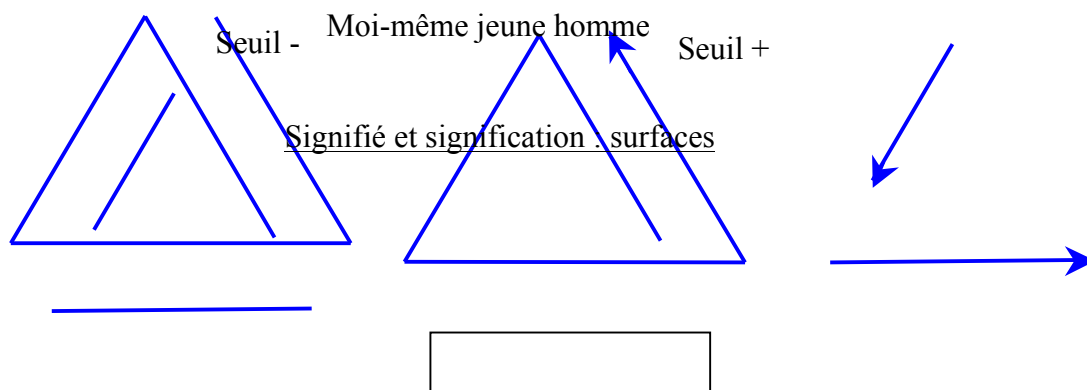
Cette bande de Möbius-là, je l'appelle « homogène » par opposition à la précédente, « hétérogène ». Elle écrit une extension de la zone jaune de la précédente. Chaque face est à la fois dessous la précédente et dessus la suivante (sens anti-horaire). Toutes les torsions sont de même sens. Ça pourrait donc n'être que de la troisième dimension, puisque tout y est à la fois dessus et dessous. Mais cette troisième dimension –là n'est que représentation de la troisième dimension, et encore une représentation qui a du mal à se laisser lire. Pour lire, il faut de la différence, et ici, il n'y a pas de différence entre les trois zones, ni entre les sens des trois torsions. La différence se réduit à l'intérieur de chaque zone, entre un bout (dessus) et l'autre bout (dessous). Ce sont les différences qu'on peut mettre en œuvre à l'intérieur d'un rêve.

La cure analytique est ce lieu où, de tout dire sans orientation, on finit par lire ce qui dans la parole faisait écriture, c'est-à-dire blocage. Tout se qui, faisant surface (jaune), s'oppose au trou (entre rouge et vert). On laisse s'y écrire les lapsus, les homophonies, les rêves, les actes manqués, les symptômes : ce faisant on se met en position de pouvoir lire la deuxième ligne signifiante (le long de la face rouge) qui, dans son contre sens à la première (le long de la face verte), faisait lettre volée, autrement dit le blocage des formations de l'inconscient (le long de la face jaune, mais elle fait le tour des trois faces). Lettre volée, car l'absence de différence entre des lettres distinctes empêche la lecture. C'est le récit du rêve qui apporte toutes ces différences qui, dans le rêve, n'apparaissent pas. Par exemple, cette

différence introduite par la lecture du personnage qui dans le rêve est « mon analysant » (jaune) : il devient, par mes associations : moi-même jeune homme (vert), puis, ma fille (rouge) :



Le rêve est vraiment le lieu où la parole passe de une à deux dimensions. Parce que dans cet espace, elle écrit ses deux dimensions, ses doubles sens qui ne sont entendus que dans une lecture à haute voix qui divise en deux bords sonores ce que l'écriture réunissait en une surface unique. La lecture à haute voix trouve aussitôt la surface qu'elle est en train de construire. Deux images associatives se présentent (zones vert et zone rouge) et il faut bien deux signifiants distincts (bords bleus) pour ^{Seuil -} ~~ambas~~ ^{Seuil +} ~~ambas~~ ^{Image indistincte} du rêve.



Lacan appelait ça la traversée du fantasme : le passage à travers cette surface que la parole tisse comme écriture, pour aussitôt la restituer à son statut de parole, c'est-à-dire de trou, au centre de la figure ci-dessus, dont on a l'idée que grâce au bord. ^{Ma fille}

Freud avait dit du deuil cette phrase magnifique : « l'ombre de l'objet tombe sur le moi ». L'objet perdu confère au moi le ^{Mon analysant} trait qui le caractérisait. Une ombre est à deux dimensions, contrairement à l'image du miroir, qui en a trois, comme la réalité. Ecriture, elle abraze les reliefs. L'objet aimé, s'il est perdu, ne peut plus parler, c'est-à-dire qu'il ne peut ^{Moi-même jeune homme}

plus faire état de la troisième dimension. Mais ce qu'il ou elle a dit, ou écrit vient se coller à ce que je dis comme un deuxième voix superposée à la première. Si je ne m'en rends pas compte, ce deuxième sens alourdit ma parole à mon insu, provoquant inhibitions, symptômes et angoisses.

Dans cette maison où j'entre pour exercer la psychanalyse, il y a foule, en fait. J'y suis l'analyste, certes, mais l'analyste de ce jeune homme que j'étais, qui se cherchait jusque dans son identité sexuelle, éventuellement pour satisfaire au désir imaginé de sa mère, d'avoir une fille. En ayant eu une lui-même, étant ainsi devenu père, il a dû aussi accepter de se séparer de cette fille, non seulement pour cause de divorce, mais plus tard, tout simplement, pour la laisser faire sa vie. Toutes ces pertes successives laissent chacune leur trace, comme autant de fragments d'identité, à la manière d'une fractale qui recompose à petits traits (le long de la face rouge, le long de la face verte) les courbes impossibles à atteindre d'un trait de référence (le long de la face jaune, mais qui fait tout le tour). En définitive, cet impossible référence ultime fait de moi l'objet *a* de chaque analysant (face jaune), impossible à atteindre, mais cause de son désir (de ce qui tourne autour).

La deuxième ligne brisée, composée de la mise bout à bout de ces différents traits, ne rejoindra jamais la ligne du « un » qui serait censé s'exprimer comme sujet. Entre les deux s'ouvre la double dimension de la surface, trou impossible à combler, mais recouverte d'un voile nommé fantasme.

D'un trou, chaque seuil donne une image, comme passage d'un lieu à un autre, mouvement même de l'écriture qui tente de se boucler en une lettre lisible. Elle se bouclera néanmoins d'un « non ».

d) Paroles « dites », paroles « entendues » dans le rêve.

On remarque ici la profonde différence de nature entre ce « non » qui sépare et tous ces seuils franchis, qui identifient. A ce « non » se rapporte aussi le discours de ma « femme ». Dans un rêve, personne ne parle réellement. Topologiquement, il n'y a pas de trou : ça ne sort pas, ça ne s'adresse pas à un autre. On est dans la narcissisme du rêve. Au moment du récit (trouure), le rêveur dit qu'il a dit telle et telle parole, ou qu'il les a entendues des autres personnages du rêve, mais au moment même du rêve, rien n'est prononcé : nous sommes dans le domaine des représentations de choses seules (sur l'écriture de la bande de Möbius : les surfaces ; le bord signifiant est devenu surface ; deux dimensions) comme le disait Freud dans la « Métapsychologie » de 1915. Néanmoins, il reste des traces des représentations de mots, des signifiants (sur l'écriture de la bande de Möbius : les bords ; une dimension) sous la forme de ces paroles dont je peux dire que je les ai dites ou entendues en rêve. Cependant dans ce rêve-là – rien ne dit que cela va s'appliquer à d'autres rêves – une curieuse correspondance s'établit entre les lieux et les paroles en ce qu'elles se distinguent des silences.

A l'intérieur de la maison rien ne se dit. J'ai dit qu'il s'agissait du lieu de plus grande confusion.

Avant ce seuil une parole (de mon « père-analysant ») me demande de prendre une place d'identification ; dans une conviction non-dite, je sais qu'il est mon « père », mais il part en « vacances », laissant une place vacante dans laquelle il me dit de m'installer, pour répondre à sa place aux appels. Lorsque je passe à l'autre seuil, situé sur l'arrière de la maison, franchissant une nouvelle limite : je n'ai pas pour habitude d'accompagner mes analysants au-delà du seuil. Cela nous fait faire le tour de la maison, et ce retournement, opération topologique que j'ai beaucoup étudiée (passage dessous à dessus), me ramène auprès de la mère de ma fille – condensée avec ma compagne actuelle- qui, d'un mot, me

rappelle mon âge : je ne saurais échapper à mon identité de père. En entrant dans la maison je suis dans une identité multiple, à la fois fils et père, fils et fille, analysant et analyste. En faisant le tour de la maison, je retourne de fille à fils, de fille à père. Il restera cependant une ambiguïté entre homme et père, qui se résoudra au moment où je tranche d'un « non », après le franchissement d'un dernier seuil.

Ces paroles ne disent pas mais ramènent deux convictions opposées : dans la première, c'est comme si, m'offrant sa place, mon analysant me disait « tu es mon fils », tandis qu'à mon deuxième passage sur ce même seuil, la mère de ma fille, me rappelant mon âge, me disait : « tu es un père », ce qui sous-entend encore : « tu ne peux être le fils de Claude Debrouwer, puisque tu as à peine quelques années de plus que lui ... à la rigueur, tu es son père. » Mais ce n'est pas dit explicitement.

Je développe ici, par des représentations de mots, c'est-à-dire des signifiants, ce que le rêve écrit avec des représentations de choses, des places et des seuils, c'est-à-dire des déplacements d'une place à une autre. Le rêve remplace la linéarité de l'énonciation par des surfaces et des trous (les seuils) .

Enfin, c'est un dialogue imaginaire (elle m'invite à boire un pot, je réponds non) qui opère la différenciation finale entre amant potentiel et analyste. Mon désir est présent, il n'est pas question de le nier : mais justement c'est un désir, sur lequel je ne cède pas⁷ . Un désir, cela suppose qu'il n'est pas satisfait, comme le rappelle Socrate dans « Le Banquet », sinon, ce n'est plus un désir : on ne saurait désirer ce qu'on a déjà, on désire ce qu'on n'a pas. Et c'est ainsi que c'est le désir de l'analyste qui opère.

Outre mon changement de lieu, c'est-à-dire le passage d'une lettre à une autre lettre, ce sont des paroles qui opèrent pour la qualification des places que représentent ces lieux. Elles ne sont pas réellement prononcées mais ce sont des signifiants, c'est-à-dire, en termes freudiens, des représentations de mots, telles qu'elles sont inscrites dans la mémoire sous forme de lettres, comme elles le seraient sur les pages d'un livre. Les places, elles, restent des représentations de choses, c'est-à-dire des lettres, identifiables à des caractères chinois. Le rêve est donc un travail de nouage entre des lettres d'une part (entre des représentations de choses, surfaces) et entre des lettres et des signifiants (des représentations de mots, bords) d'autre part. Ce nouage se fait par écritures successives qui, d'abord condensent le maximum de lettres, (dans l'intérieur de la maison) puis laissent tomber un certain nombre d'entre elles comme autant d'objets incompatibles et encombrants : l'identification au « fils », puis à la fille, et enfin à l'homme, c'est-à-dire l'amant potentiel. Ne restent que « père » et « analyste » : par où on voit le difficile travail de coupure qui s'accomplit la nuit afin que s'exerce la fonction de l'analyste comme modalité de la fonction paternelle.

Ainsi, tout cela serait mis en jeu dans mon rapport à cet analysant.

Je pourrais vous conter ici ce que j'ai entendu de lui - c'est-à-dire, ce dont je crois me souvenir de ce que je crois avoir entendu - pour vous montrer les coïncidences avec ce qui s'est mis en scène dans mon rêve. Par exemple, qu'il a rêvé qu'il perdait quelque chose, et que c'est un rêve récurrent chez lui...j'y retrouverais sans doute tous les deuils dont j'ai parlé plus haut.

Justement : autant en parler de ma place et non à sa place.

2) deuxième tour d'interprétation : homophonie.

⁷ Cf. la maxime de Lacan : « ne cède pas sur ton désir ».

Quelques 6 mois plus tard, j'en reparle à une collègue⁸, dans une séance de travail que nous consacrons régulièrement à la clinique. Et soudain, au moment où je parle, je me rends compte de ceci : à la fin du rêve, je me mets en position de me faire désirer, et sous quelle forme apparaît alors le désir de l'Autre, c'est-à-dire celui que j'attribue à l'autre mais qui révèle le mien ? Une analysante m'invite à « boire un pot » ; or c'est bien ça son problème à ce monsieur, ce pourquoi il est venu me trouver. L'excès auquel j'ai fait allusion plus haut, c'est, entre autres, qu'il boit trop. Mais il faut bien entendre la double connotation de cette formule : c'est bien à la fois le symptôme (alcoolique) de cet homme qui fait ainsi retour, mais en se dissimulant sous l'invite sexuelle (d'une femme) que je décline. En effet, je pourrais supporter une invite de cet ordre de la part d'une jeune fille, mais de la part d'un homme mûr, c'est une autre paire de manches.

De ce fait, l'aspect sexuel dissimulé sous la formule « boire un pot » voilait l'invite du monsieur à s'alcooliser en commun, qui à son tour me permet de ne pas voir qu'il s'agit bien d'une invite ... homosexuelle. C'est pourquoi mon rêve avait besoin de transformer mon analysant en jeune fille.

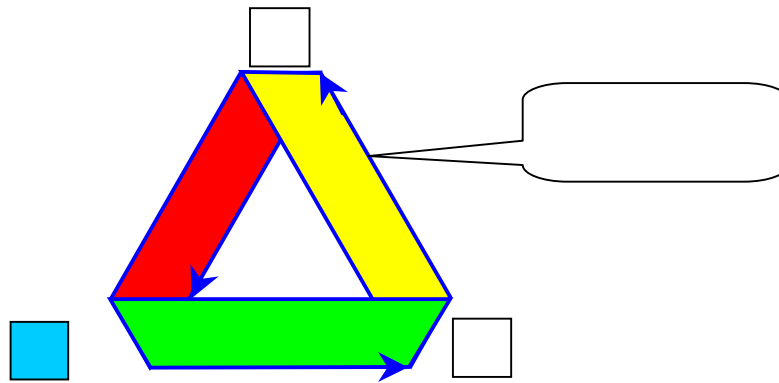
Voilà ma résistance, et du coup, une hypothèse plausible sur la sienne, c'est-à-dire en fait, sur « la » résistance. Voilà ce qui, au-delà du principe de plaisir fait appel à la pulsion de mort. Cette invite était impossible à entendre. Elle correspond dès lors au Réel lacanien : le Réel, c'est l'impossible. Le symbolique (la pulsion de mort), c'est ce qui tente d'ouvrir un trou dans ce réel, c'est-à-dire de lui trouver un bord lisible. La formule « *Tu viens boire un pot ?* » est l'écriture du signifiant, c'est-à-dire la lettre représentant les sons. Comme son, ça ne veut rien dire, c'est le bord bleu qui fait le tour de la bande de Möbius. Comme Réel, ça engendre la surface désorientée jaune. Comme semblant, ça engendre l'imaginaire des deux signifiés (vert), zone de surface tendue entre les deux interprétations possibles du boire, et des deux significations (rouge) possibles de l'invite sexuelle.

Il est possible de lire cette suite dans l'ordre inverse : le désir homosexuel se présente comme un réel, car il est impossible à dire. Le rêve en donne une écriture cryptée. La voix, en faisant résonner l'invite finale, lui confère l'interprétation qui va achever le trou.

Les réfractaires à la topologie peuvent se passer de lire les lignes qui suivent. Néanmoins, s'ils font cet effort, je leur promets qu'il auront la surprise de me voir tenter de dépasser la langue de bois qui consiste à dire : la topologie, c'est la psychanalyse, sans plus de justification. J'essaierai au contraire de garder une constante liaison entre les données cliniques telles que je viens de les fournir, les concepts de la psychanalyse, et les contraintes de la topologie. Quant à cette dernière, ce ne sera pas celle des livres de mathématiques, pour lesquels il faudrait au lecteur disposer de cette science supplémentaire, ce sera celle que j'invente pas à pas pour donner une expression rigoureuse à la psychanalyse.

La formule « *Tu viens boire un pot ?* » est donc une surface et, dans la mesure où elle n'est pas repérée, elle n'est pas orientée : on ne saurait dire si elle est dessus ou dessous. C'est une zone jaune, que la pulsion de mort a dû trouser pour faire apparaître l'orientation des deux faces, celle de dessus et celle de dessous :

⁸ Josée Amrhein, que je remercie ici de son écoute.



L'interprétation se fait en deux tours, distants d'environ six mois. La parole « boire un pot » qui n'est pas vraiment prononcée dans le rêve, puisque personne ne parle. Elle est représentée par la marche côte à côte dans les rues de la ville, couplée avec la certitude de ce que, à un moment donnée, je « l'entends ». Avant de l'entendre, j'ai la certitude que ça va arriver. Il est donc logique que ça arrive sous la forme du message inversé, selon la formule de Lacan : le sujet reçoit de l'Autre son propre message sous une forme inversée. L'Autre, le discours de l'inconscient, prend dans le rêve la forme d'un autre, c'est-à-dire d'un autre personnage. Cet autre a l'air animé d'un désir qui est le sien, alors qu'il s'agit du désir de l'Autre, c'est-à-dire le mien : c'est bien moi le metteur en scène et l'auteur du rêve. C'est ce rapport de voisinage qui est représenté par la zone jaune de droite, correspondant à la ligne supérieure du graphe de Lacan dans « Subversion du sujet » (jouissance → castration).

Lacan, dans ce graphe, comme dans la plupart de ses schémas ultérieurs, ne fait pas la distinction que nous propose la topologie entre surface, bord, et trou, entre inorientable, orientable orienté et orientable inorienté. Il ne fait que mettre en rapport des concepts, chaque concept occupant un point, des lignes reliant ces points entre eux. Je réécris donc ce graphe ci-dessous, avec la symbolique suivante, issue de la bande de Mœbius : les lignes sont les bords, c'est-à-dire les signifiants. Ce qu'elles produisent du fait de leur croisement, c'est de la surface c'est-à-dire du signifié (orientable orienté, vert) et de la signification (orientable inorienté, rouge) d'une part, et de l'objet *a* (inorientable, jaune) d'autre part :

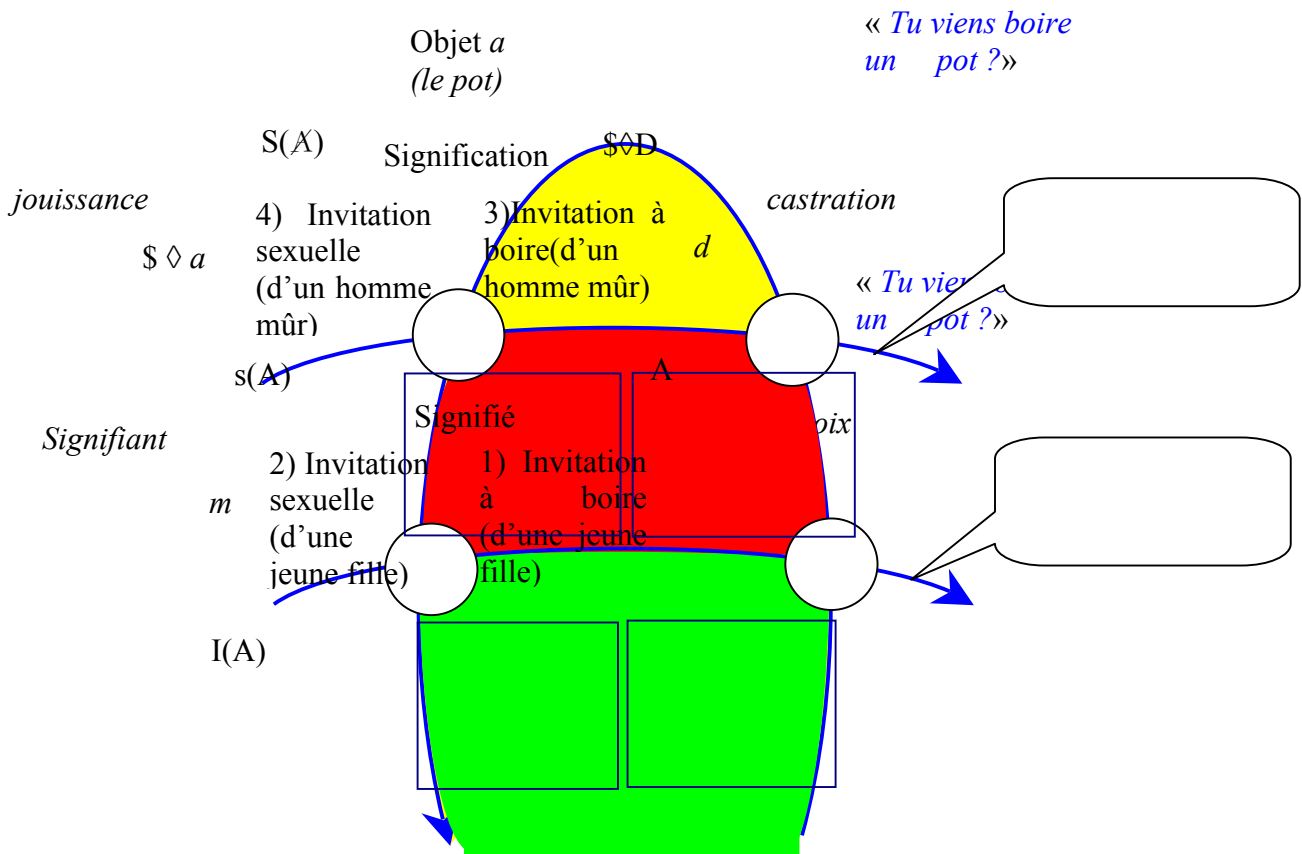
+

4) Invitation sexuelle (d'un homme mûr)

2) Invitation

15

Tu viens boire un pot ?



La logique théorique de ce graphe n'étant pas encore, chez Lacan une logique topologique, cette interprétation de son graphe est sujette à discussion. Par exemple, pour être en accord avec sa définition, aussi bien linguistique que lacanienne, le signifié (vert) serait topologiquement plus à sa place dans une zone fermée, c'est-à-dire à la place de la zone ci-dessus en jaune. La zone rouge de la signification serait, quant à elle, plus à sa place dans la zone ouverte du bas. Mais cela ne correspondrait alors plus aux concepts indiqués à ces places par des petites lettres. La signification, en effet, c'est celle du symptôme, elle est de l'ordre inconscient, et ne serait pas à sa place entre le moi (m , conscient) et son image ($i(a)$). Enfin la zone jaune de l'objet a serait conceptuellement plus à sa place dans le trou s'ouvrant entre le désir (d) et le fantasme ($\$ \diamond a$). mais alors la désorientation de l'objet a ne pourrait être rendue comme elle le serait dans une zone ouverte...

Je ne cite donc ce graphe que pour mémoire, et afin de faire saisir le saut nécessaire pour arriver à une représentation topologique. Celle-ci devrait tenir compte à la fois des contraintes de la topologie (surfaces, bord, trou, orientation) en se donnant la contrainte supplémentaire de satisfaire à la définition des concepts psychanalytiques.

Les 4 interprétations possibles de « boire un pot », qui comme telle, est hors sens, constituent finalement les 4 bords des deux zones représentant les deux faces de la bande de Möbius, confondues en une seule au niveau de la zone jaune.

Mais ce qui compte, en définitive, ce n'est pas la fixation sur telle ou telle signification qui serait enfin « la bonne » mais le mouvement de la parole autour de cette bande réduite alors à sa valeur de simple coupure, ou de simple bord écrit ici en bleu.

3) Mises en continuité du signifiant

Lacan, les non-dupes errent, séance du 11 décembre 73 :

! *C'est pas tellement ce nœud qui est important, c'est son dire.*

, toute parole n'est pas un dire,

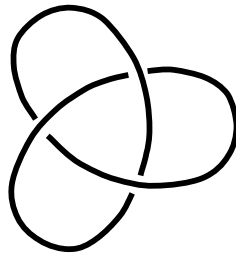
Un dire est de l'ordre de l'événement.

Donc je traduis selon moi, le dire de Lacan : *C'est pas tellement l'écriture de ce nœud qui est importante, c'est son dire, c'est-à-dire les mouvements par lesquels on passe d'une écriture à une autre. .*

C'est ce qui représente par excellence la pratique de la psychanalyse : elle est là pour, par le dire, modifier ce qu'il en est de l'inscription.

Ma topologie n'est pas exactement la même que celle de Lacan, mais je trouve qu'elle éclaire les questions autour desquelles il tourne.

Je pose le trèfle comme une écriture des formations de l'inconscient. Pourquoi ? Parce que Lacan l'a mis au principe et du sujet et de la paranoïa⁹. Mais surtout parce que c'est un nouage à un seul brin. Ça tourne en rond, ça ne débouche pas sur de l'autre, sur de l'hétérogène.



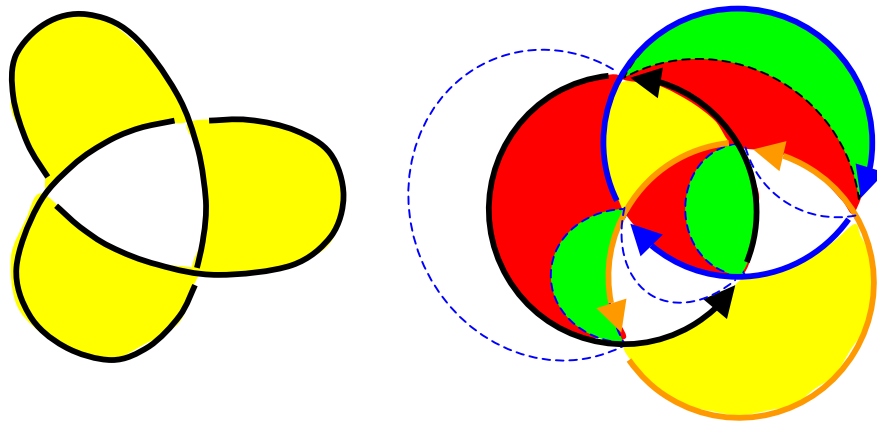
Les croisements par lesquels le trait se recoupe lui-même sont de l'ordre d'une rencontre avec l'Autre intrinsèque, pas l'autre de la réalité. C'est donc bien de réalité psychique qu'il s'agit – mais y en a-t-il une autre ? Dans un rêve, ça tourne en rond : rien ne sort, tant que le sujet n'en parle pas. Il réécrit les représentations de choses dont il dispose. Le rêve est fait pour ça : pour tenter de réécrire les lettres qui ne trouvent pas encore bonne place. Il en est de même pour le symptôme, l'acte manqué, le lapsus.

Dans le rêve je crois à la réalité de ce que je vois. Ce que je vois, ce que j'entends c'est vrai, c'est la réalité. C'est ce sur quoi je parviens à me mettre d'accord avec un autre, en en

⁹ *Le Sinthomme, 16 décembre 1975: "Quoiqu'il en soit, si le noeud à trois est bien le support de toute espèce de sujet, comment l'interroger? comment l'interroger de telle sorte que ce soit bien d'un sujet qu'il s'agisse ? (...) la psychose paranoïaque et la personnalité comme telle, n'ont pas de rapport ; simplement pour ceci que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance. Et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque »*

Par « nœud à trois », Lacan entend le trèfle.

parlant, là où il n'y a pas de place pour l'équivoque. Le signifié découle de la lettre, comme les zones de surface jaunes dépendent de la ligne noire (signifiante) de leur contour :



Il n'y a pas l'ambiguïté que laisse planer l'écriture d'un nœud borroméen¹⁰. Le trèfle n'a qu'un triskel, et ici, c'est un vide. Ce pourrait être un plein : avec une seule signification, on ne va pas bien loin. Trois est toujours le minimum du mouvement d'une phrase : sujet, verbe, objet. Mais dans le trèfle, ces signifiés, ces représentations de choses, sont le produit de seulement deux croisements. Dans le borroméen, il n'y a que des triskels (un triskel = trois croisements), et la coupure dans la surface d'empan note l'ambiguïté d'une telle configuration. Chaque triskel peut se cliver en un signifié (entre deux traits, verte, définie) et une signification (entre trois traits, rouge, toujours indéfinie). Seuls deux triskels (jaunes) restent en dehors de ce clivage, accentuant l'hétérogénéité de la structure.

Le nouage analytique, celui que proposait déjà Freud, c'est le nouage des représentations de choses avec les représentations de mots. C'est parler du rêve à quelqu'un qui peut l'entendre. Autrement dit, c'est le passage du trèfle au borroméen.

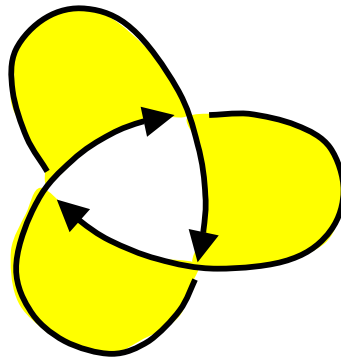
Le trèfle n'est qu'une autre écriture de la bande de Möbius homogène, celle où toutes les zones sont à la fois dessus et dessous. Si c'est à la fois dessus et dessous, c'est que ces surfaces-là se réduisent à leur bord, ou que le bord ne parvient pas à rester à sa place de bord, il occupe toute la surface. Autrement dit la représentation de chose (surface) ne parvient plus à se distinguer de la représentation de mot (le bord). C'est une définition freudienne de la psychose (prendre les mots pour des choses), et ici, de cette psychose limitée qu'est un rêve, elle-même représentant cette paranoïa dirigée qu'est l'analyse.

Dans le rêve personne ne parle réellement. Pas de voix qui se laisse moduler pour porter le message à un autre. De même, dans le trèfle, je ne suis confronté qu'à moi-même et à l'Autre intrinsèque ; c'est le même trait qui se referme sur lui-même. Si j'en parle, j'en réfère à un autre, je brise cette auto-référence, et il y a un minimum de trois ronds. Je noue représentation de mot et représentation de chose, et pour que ce nouage soit possible, il faut que la différence soit établie entre les deux. Il faut avoir restitué au bord son statut de bord, en tant que différent de la surface.

Comment faire ?

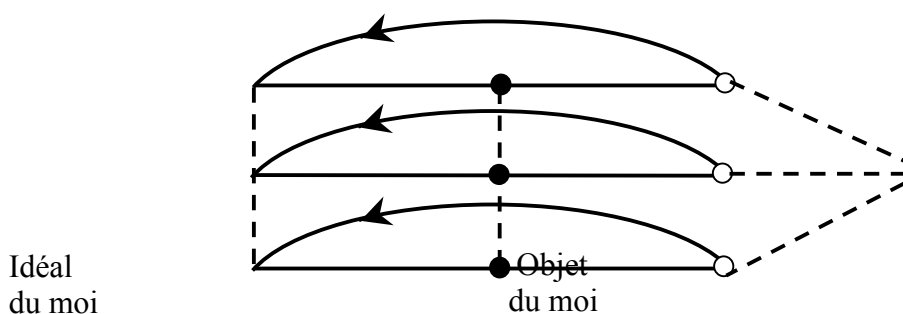
Les surfaces du rêve présentent une équivalence d'une zone à l'autre. Elles sont « identiques ». Il y a une place qui va devenir vacante, et l'un va prendre la place de l'autre :

¹⁰ Pour pouvoir lire cette écriture du nœud borroméen, se référer à mes articles : « une théorie du nœud borroméen » et à « la bourse ou la vie », sur mon site : <http://perso.wanadoo.fr/topologie/>



Le troisième pétale ^{père} pourrait très bien représenter l'enjeu de cette place à prendre : les appels, les contrats, l'argent, et donc les objets, c'est-à-dire l'objet, quel qu'il soit. A ce stade, l'identité des faces ^{rend le sujet identique à son objet et à l'Autre.} Comme dans une psychose, le rêve met l'objet *a* dans ^{la poche} la poche du rêveur. Cette place convoitée dans laquelle il réponds aux appels à la place de son père, il se la donne en confiant au père lui-même le soin de la lui laisser. Mais la circulation en jeu est une première tentative de coupure, de différenciation : $\$ \diamond a$. *Le sujet barré, coupure (ou poinçon) de petit a, l'objet.* C'est la formule lacanienne du fantasme. L'objet perdu, petit *a*, fait barre sur le sujet.

Je voudrais au passage faire remarquer l'analogie de ce trèfle avec le schéma de l'identification de Freud, celui de « Psychologie des masses et analyse du moi », comme s'il avait pressenti l'étalement des trois pétales reliés par un tronc commun :

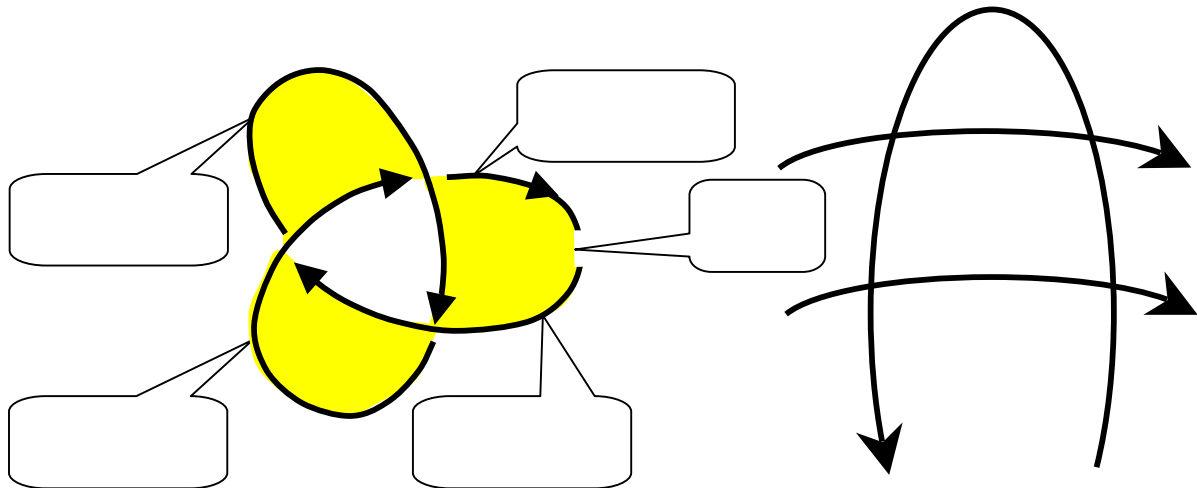


Evidemment, Freud décrit là la processus d'une foule, ^{mais} après avoir parlé de l'hypnose comme une foule à deux, ce qui me ramène à l'autisme à deux que serait l'analyse selon Lacan. Et pour figurer le minimum d'une foule, Freud s'est borné à trois personnages. Mais ne serait-ce pas ainsi que fonctionne la structure, celle du langage dans laquelle baigne tout un chacun ? Ne doit-on pas en passer par une identification au père pour entrer dans la langue ? L'objet extérieur, l'objet aimé, se retrouve ainsi à l'intérieur sous forme d'un

substitut de la place vide que décrit le signifiant en s'enroulant autour des trois places possibles : le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

Je ne tiendrais pas ça pour un théorème, mais comme une piste à explorer pour l'avenir.

A l'interprétation, j'écris ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, ce réel du mouvement du dire qui fait événement, en inscrivant un trait qui cesse de s'écrire. L'accent se déplace de la surface au bord. J'écris un trou, un vide qui interrompt le trait :



C'est l'énonciation. Cette coupure correspond à l'écart qui, dans le graphe de Lacan, sépare la ligne du haut de la ligne du bas. Lors d'une première énonciation, les deux sens sont confondus dans « l'inconscient ». A l'analyse, c'est-à-dire à l'énonciation deuxième, la deuxième ligne se distingue de la première. Sur ce pétale de mon trèfle il n'y avait qu'un trait ; la coupure le scinde en deux. Je sors de « mon propre inconscient » pour en faire part à un autre. Je pourrais tout aussi bien formuler : en « en » faisant part à quelqu'un d'autre, je crée cela, qui vient à la conscience par la vertu de la parole, je le crée après-coup comme « ayant été inconscient ». Mais rien ne me dit que c'était ça. Après tout, je le crée peut-être de toutes pièces. Eh bien peu importe, puisque c'est ainsi que ça me vient : *Il est vrai* que ça se formule ainsi. Ce n'est peut-être pas la réalité, mais c'est la vérité.

C'est une raison supplémentaire pour ne pas parler à la place de l'autre, ne pas interpréter à sa place. Je peux savoir « ce qui me vient » lorsque je m'entends parler. Je ne peux pas savoir ce qui vient à l'autre, sauf s'il en parle.

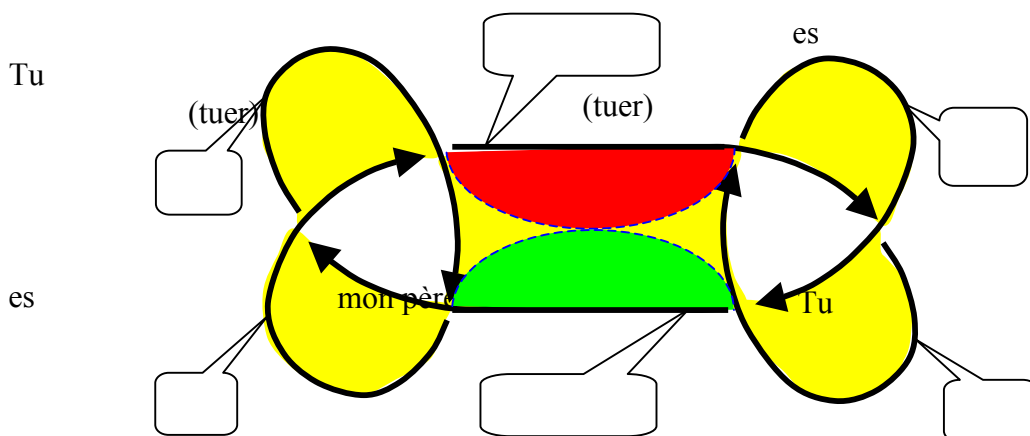
C'est le trouage de la pulsion de mort, dont on peut entendre les résonances dans les formules latentes du rêve : « tu es (tuer) mon fils...tu es une fille...tu es un père...tu es un analyste ». Ça tue surtout le réel insupportable. Mais ça ouvre dans la surface un orifice qui va faire entendre le double sens. La ligne est coupée en deux, comme dans le graphe de Lacan. L'inconscient devient, comme le conscient d'ailleurs, ce qui *passé* d'un sujet à un autre via le langage ; dans son champ, il s'agit ici non plus de la lettre, mais du dire, qui fait événement au sens où il remodèle l'écriture.

Mais qu'est-ce qui passe d'un sujet à un autre ? Pas le signifié, bien sûr puisqu'il est de l'ordre des deux dimensions de l'imaginaire. Ce qui passe, c'est le signifiant. Et, dans le cadre analytique, où l'attention flottante de l'analyste accueille les associations libres de l'analysant, le signifiant de l'énonciation est (censé être) le même que celui de l'écoute. Il y a identification du signifiant. Rien à voir avec l'identification moïque dénoncée avec raison par Lacan. Celle-ci est affaire de surface¹¹. Je parle de l'identification des signifiants, c'est-à-dire des bords. Identification c'est-à-dire : à condition de s'en tenir à la seule dimension linéaire du son, en faisant abstraction des surfaces imaginaires du signifié et de la signification, alors et alors seulement, ce qui est entendu est la même chose que ce qui est dit.

L'identification du signifiant consiste à identifier chaque signifiant. Dans « tu es mon fils », la phrase à la fois identifie et sépare. Le mot « tu » n'est pas le mot « fils ». Pour identifier, il faut d'abord reconnaître la différence, sans quoi, il n'y a rien à identifier. Poser $x = x$, c'est poser deux x différents que le signe « égale » identifie.

Comment le savoir, si cette identification a eu lieu ? Par une formation de l'inconscient de l'analyste, qui aura été produite par cette identification.

Je l'écris comme l'identification des traits d'un trèfle à un autre trèfle, d'une formation de l'inconscient de l'analysant à une formation de l'inconscient de l'analyste. J'écris ainsi l'ouverture emblématique de mon rêve ; j'acris le savoir qui n'est dit mais qui est contenu dans le dialogue manifeste \rightarrow mon fils



Pour continuer la correspondance avec le graphe de Lacan, ceci pourrait être le développement de la ligne $m \rightarrow i(a)$, ou $d \rightarrow \$ \diamond a$, cette dernière étant médiane entre les lignes supérieures et inférieures. Mais il faut se garder des correspondances trop terme à terme. D'un schéma à l'autre, comme je l'ai dit, la logique n'est pas la même.

On remarquera que la figure ci-dessus écrit deux trèfles de sens inverse, un lévo-droit et un dextro-gauche. Raboutés, ils construisent un ensemble qui tient. Ils sont l'un la figure renversée de l'autre (basculée de bas en haut sans sortir du champ à deux dimensions de la page). On remarque aussi que je n'ai mis en continuité qu'un seul pétale du trèfle. Au passage, cette trouure de leur différence produit un effet de signifié (vert) doublé de son effet de signification (rouge). C'est le long du signifiant entendu que se déploie un arc de surface imaginaire qu'on pourrait qualifier de la formule bien connue : « vous voyez ce que je veux dire ». Quand on le dit, c'est que justement on ne voit pas vraiment, car on voit un côté et pas l'autre, sans compter les bouts de surface jaune, qui, comme reste de cette découpe, rappellent

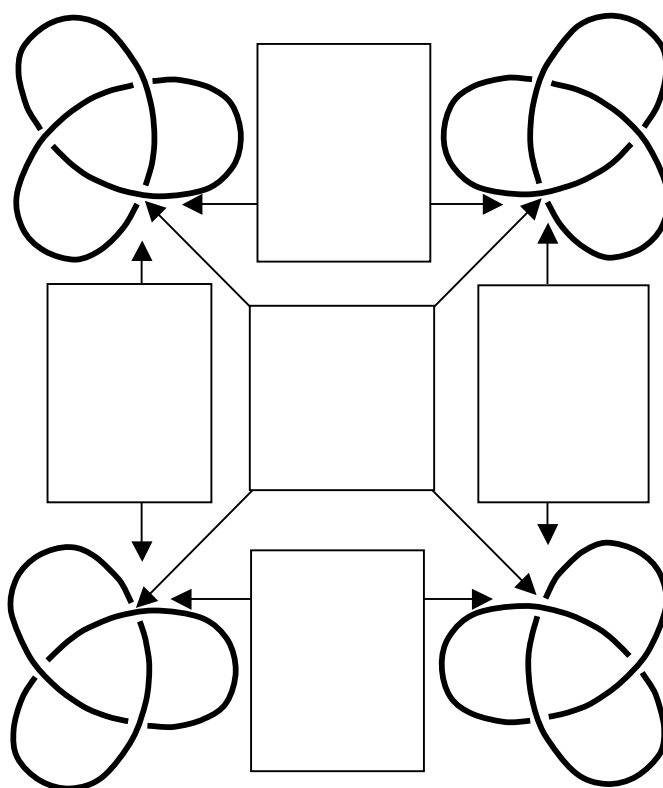
¹¹ « Le moi est une entité toute en surface » Freud, « Le moi et le ça ».in « Essais de psychanalyse ».

le discordantiel de l'affaire : « ce n'est pas moi, ce n'est *que* mon image ». Ici, cette figure renversée est l'homologue d'une image dans un miroir vertical, qui inverse haut et bas et droite et gauche, mais pas devant et derrière.

Cette discordance essentielle ne doit pas faire oublier l'identification du signifiant : c'est le même trait, qui fait tout le tour de la figure. Nous compliquons le trèfle, mais nous ne passons pas encore au nœud borroméen, malgré les six croisements obtenus (le nœud borroméen a six croisements aussi, mais pas agencés de la même façon).

On pourrait se demander ce que donnerait une mise en continuité de deux, ou de tous les pétales d'un trèfle. Mais pour cela il faut d'abord se repérer dans les modes d'écriture.

Comme pour le nœud borroméen, il existe quatre façons d'écrire le trèfle, et chacune d'entre elle peut de mettre en rapport avec les trois autres par trois opérations différentes :



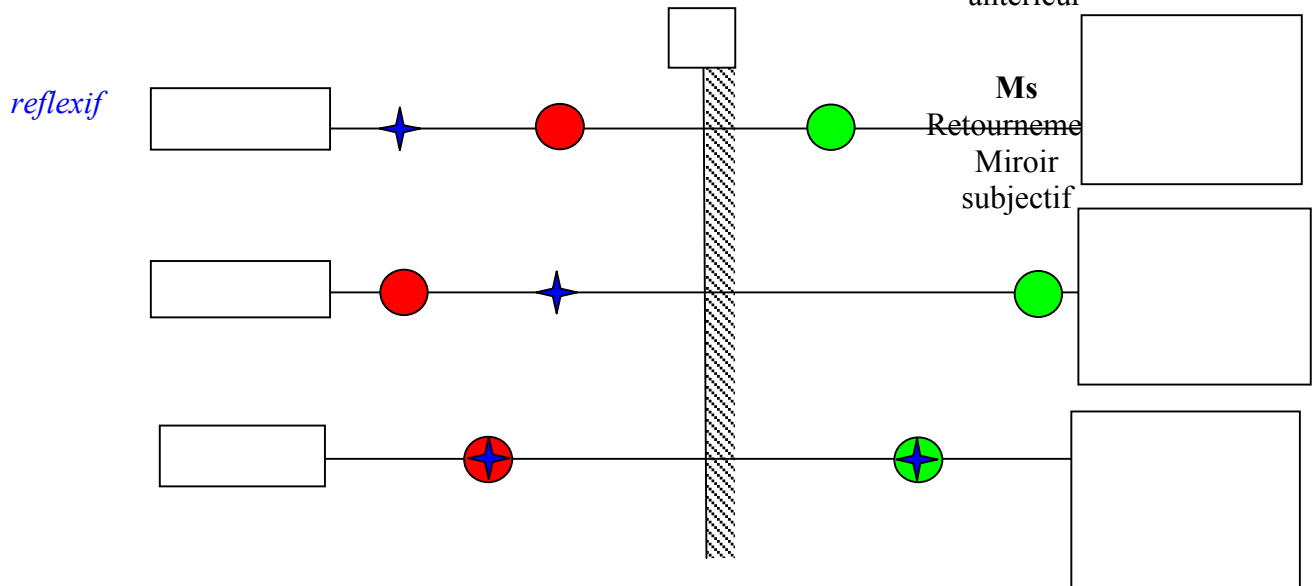
Les trèfles de même sens (du point de vue de la gyrie) se lisent sur les deux diagonales tandis que les trèfles de sens contraire se lisent sur les bords horizontaux et verticaux. Je dis « trèfles de sens contraire » car il faut distinguer trèfle droit et gauche (ci-dessus : les « droits » à gauche et les « gauches » à droite) repérés grâce à l'orientation de la feuille qui longe l'axe des x, de trèfle lévogyre et dextrogyre. Ces derniers se différencient par l'agencement d'ensemble des pétales, tels qu'ils donnent une impression de rotation autour du centre. Mais ça ne tourne pas plus à droite qu'à gauche : ceci est un repérage purement arbitraire. Je conserve les appellations « lévogyre et dextrogyre » par commodité et respect de la tradition, en sachant que ça note une différence de sens de rotation mais pas une rotation vers la droite ou vers la gauche.

Toujours comme pour le nœud borroméen, ces trois opérations correspondent à trois points de vue sur un objet trèfle dans un miroir vertical :

- le miroir dit *objectif*, parce que le sujet se trouve derrière l'objet par rapport au miroir. Il voit donc le dessous du trèfle et dans le miroir, il voit le dessus. ce sujet est *passif* car c'est le miroir, l'Autre, qui fait tout le travail.
- Le miroir dit *antérieur* car le sujet se trouve entre l'objet trèfle et le miroir. Il doit se retourner pour voir en deux temps, d'une part le trèfle d'autre part son image. C'est pourquoi il est *actif*.
- Le miroir dit *subjectif*, dans lequel le sujet est identifié à l'objet trèfle. Le sujet s'imagine identifié à son image. Il est donc *réflexif*. Cette opération décrit aussi, non seulement le retournement d'un trèfle le long d'un axe horizontal (x) et mais encore le renversement d'un trèfle autour d'un point fixe, c'est-à-dire sa rotation d'un demi cercle dans le plan.

passif

Une quatrième opération fait office d'élément neutre : le retournement le long de l'axe des (y). Le transformé du trèfle par un tel retournement s'écrit exactement comme le trèfle initial.



Comme on le voit, cette topologie nous ramène à la grammaire par les trois modes du verbe, et aux trois temps de la pulsion freudienne (« Les pulsions et leur destins », 1915).

La mise en continuité de l'objet trèfle et de son image grâce à une trouure d'un seul pétale donne toujours un nœud à six croisements, à un seul fil : un double trèfle.

Nous en arrivons à présent à examiner ce qui se passe lorsqu'on met en continuité les trois pétales de chaque trèfle.

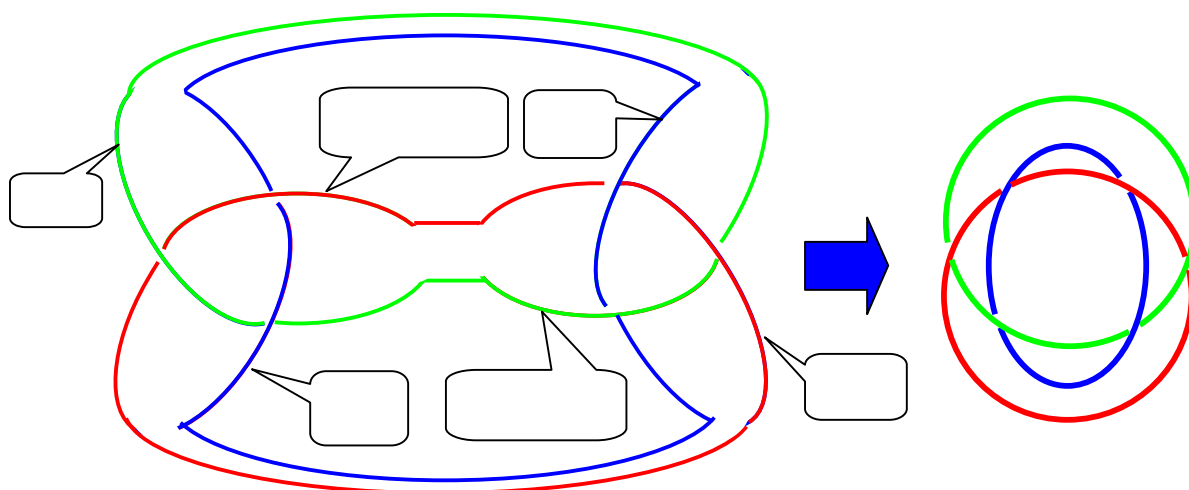
La mise en continuité des trois pétales du trèfle deux à deux donne :

- trois ronds libres entre l'objet et son image aux deux miroirs « objectifs », au passif et à l'actif (trèfles de sens contraire)
- trois ronds enlacés entre l'objet et son image au miroir « subjectif » (trèfles de même sens).

Ces mises en continuité ne donnent des résultats différents pour le trèfle que lorsque la gyrie (lévogyre ou dextrogyre) est semblable ou différente. La chiralité (droite ou gauche) n'intervient pas dans cette opération.

La question est posée de savoir si ces identifications par mises en continuité d'un trèfle et de son image décrit précisément ce qu'il en est de l'énonciation d'une formation de l'inconscient (« objet trèfle ») et de son écoute par l'analyste (« image du trèfle dans le miroir » ou « son transformé par retournement, renversement »). Si on en accepte l'hypothèse, alors, le premier cas aboutit à un échec du transfert (les trois ronds libres), tandis que le second accrédite l'idée d'un transfert trop solidement accroché dans les résistances.

Le raboutage de deux trèfles de même sens produit un triple enlacement : l'amour monstre

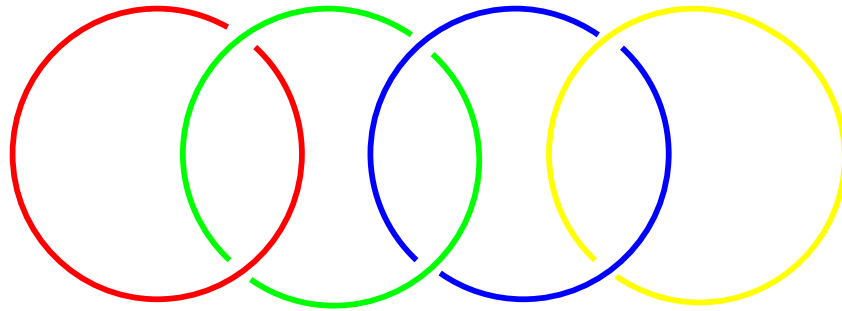


Nous avons tout simplement triplé du graphe de Lacan. Chaque trait formant un rond se trouve coupé en deux par les deux autres. Ainsi chaque représentation de mot prend place dans deux énonciations différentes, selon deux points de vue différents, celui du père, et celui du fils. Il y a à la fois identification et reconnaissance mutuelle. Nous sommes passés d'un seul trait représentant une seule ficelle, à six traits représentant trois ronds de ficelles distincts. Ces trois ronds sont triplement enlacés : chacun emprunte le trou des deux autres, contrairement au nœud borroméen où aucun rond n'emprunte le trou d'aucun autre. Ceci représente l'analyse de mon rêve. Dans celui-ci en effet, rien ne sort, et personne ne parle, c'est donc la même ficelle représentée par le même trait qui met en relation le « père » (mon analysant) avec le « fils » (au réveil, son analyste). A l'analyse au contraire, la parole dissocie les points de vue et organise les différences dans un enlacement qui indique un certain mode de rapport transférentiel, tel qu'il est parlé du point de vue de l'analyste. Dans ce point de vue, la liaison est très forte ; même en cas de rupture de l'un des ronds, les deux autres tiennent encore.

Cette liaison, analogue à celle des anneaux olympiques, est d'une solidité, voire d'une rigidité à toute épreuve. Si on coupe un rond, quel qu'il soit, les deux autres tiennent ensemble de toutes façons. (tuer)

Dans « Les non-dupes errent », Lacan évoque le nœud olympique comme un modèle de la névrose, en ajoutant que les névrosés sont increvables. Quand il leur arrive une guigne ils

s'en sortent toujours : quand on coupe un rond, les autres tiennent toujours ensemble. Mais son nœud olympique à lui est une chaîne qui ne revient pas sur elle-même comme dans mon triple enlacement, qui lui, est encore plus solide.

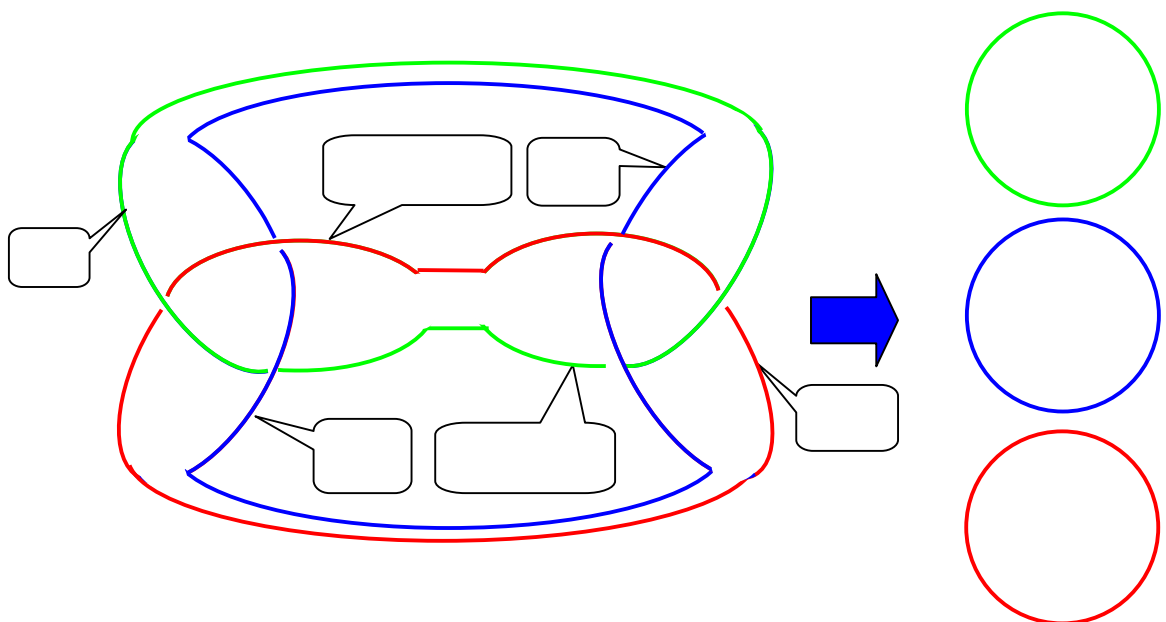


Compte tenu de ce que nous allons découvrir à présent de la mise en continuité de deux trèfles de sens contraire, je poserais l'hypothèse de ce que la mise en continuité de deux trèfles de même sens, c'est l'amour. Mais un amour monstre, un amour dévorant. Puisqu'en parlant d'amour, on parle d'érotique, dans le triple enlacement, le phallus qu'est la consistance de chaque rond, la ficelle, pénètre dans tous les trous. Il ne laisse aucun trou vide pour permettre une quelconque respiration. Cela pourrait faire penser aux montages érotiques de Sade, et donc à la perversion. .

Tu

Le raboutage de deux trèfles de sens contraire produit un dénouage : la haine

Autre modalité transférentielle, si j'avais rabouté ^{Tu} deux trèfles de même sens, deux lévros par exemple, l'un droit (avec le pétale aligné sur l'axe de x à droite) et l'autre gauche, j'aurais obtenu non pas un triple enlacement de trois ronds différents comme ci-dessus, mais un dénouage :



Ça ne se produit pas dans le cas que le rêve appelait de son souhait, ou alors il faut dire que ça produit cette espèce de dénouement, qui, en littérature ou au cinéma, se conjugue avec

la fin du drame. Ce rêve était l'accomplissement du désir que cette cure aboutisse... par l'effet naïvement posé de ce « non » à une demande enfin formulée. Pour le dire encore plus explicitement : j'avais le désir que cette demande se formule, de la part de mon analysant, cette demande explicitant son désir à mon égard. Pour cela il avait fallu que mon rêve le transforme en femme.

Or la transformation en femme, imaginativement suppose la castration. Sans le dire explicitement, c'est ce que fait mon rêve. Mon analysant me laisse sa place de père et cette place, je l'occupe en jouant en effet le rôle du père, qui m'est rappelé à mi-parcours par le rencontre avec la mère de ma fille. Puis je dis non, ce qui serait de l'ordre de la castration symbolique. Mais à quel prix ! Au prix d'une castration imaginaire qui dans le rêve vaut pour réelle. Ne supportant pas l'idée d'un désir homosexuel de la part de mon analysant, pour mener à bien la mission qu'il m'a confiée, de jalonner son parcours d'analysant, je le transforme en femme.

S'il l'a senti, il n'est pas étonnant qu'il ait pris la fuite.

Mais je ne fais ici que spéculation : de lui, je ne peux rien dire. De moi, j'aurais pu dire aussi que, si j'ai senti un désir homosexuel de sa part, je n'ai pu que le traduire en termes hétérosexuels, ce qui supposait de ma part aussi une castration imaginaire. On peut bien entendre la rêve dans ses deux sens en effet, car passant d'une configuration où « tu es mon fils » «répond à tu es mon père », j'en arrive à celle où, au « je suis une femme » = « on va boire un pot » » répond mon « je ne peux être un homme pour toi car je suis un père = « non ».

Et, en faisant un petit pas de plus : si, pour moi, il est en place de père, il m'est impossible d'accomplir ma fonction. Je ne peux que souhaiter prendre sa place, et donc l'évincer comme phallus.

Mais ce n'est qu'un rêve qui tente de rendre conforme à mon souhait, c'est-à-dire passables, les impasses auxquelles je me trouvais confronté sans le savoir alors. Le dénouage a en quelque sorte renvoyé chacun à son propre délire, à son propre rond de ficelle, que je ne peux ici tenter de nouer autrement que par le travail théorique, destiné à mes collègues, et l'appel lancé que représente ce travail, destiné à mon analysant. Il s'avère en effet que je n'ai aucun autre moyen de le contacter. L'adresse, dans une énonciation, de ce travail, est la seule manière de tenter à nouveau un nouage, qui ne soit ni enlacement, ni délire.

Un dénouement, ce n'est pas un dénouage, c'est un nœud borroméen : lui seul peut prétendre au titre de nouage, contre le trèfle et contre l'enlacement.

Il se trouve que mon analysant m'avait raconté la haine féroce dont sa mère l'avait poursuivi. Le récit qu'il en a fait en analyse a abouti à ce qu'il dénoue le lien à ses parents : il a pris la décision de ne plus jamais les rencontrer.

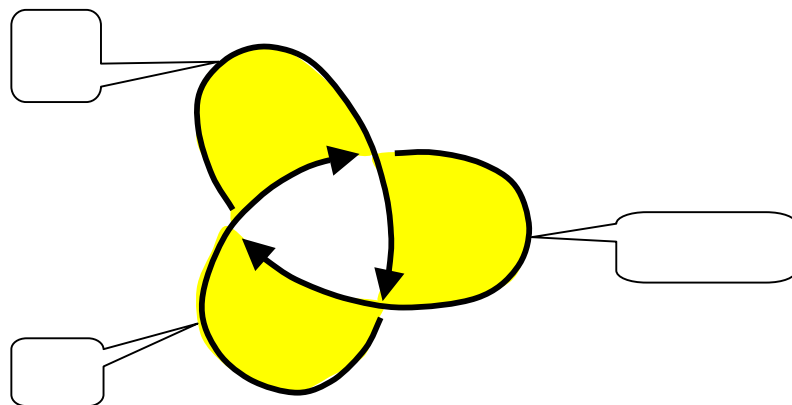
Je fais l'hypothèse que le dénouage de la relation analytique reproduit en partie ce dénouage familial. Mais ce n'est sûrement qu'un apport latéral par rapport à ce qui pour moi, représente l'acoupure fondamentale, au niveau du désir homosexuel qui nous liait sans que ce soit dit.

Autrement dit un arrêt du transfert et de la cure. Dans le raboutage ci-dessus des deux trèfles de sens contraire, on lit très bien la disparition de l'alternance des dessus-dessous dans les croisements. Le même trait passe deux fois dessus puis deux fois dessous. Si vous repérez cette configuration sur le trait bleu, vous constatez en lui redonnant imaginativement son statut de rond de ficelle, qu'il n'est plus retenu par rien au sein de l'écheveau central. On peut le glisser hors de la mêlée, ce qui rend également leur liberté aux ronds vert et rouge, que l'on voit alors simplement posés l'un sur l'autre. L'écriture des croisements ne tient donc pas : ce ne sont plus des coupures, puisque chaque rond peut être écrit dans son intégrité non coupée

par les autres. C'est pourquoi je vines de parler de l'acoupure, dans lequel l'apostrophe et le « a » privatif annule dans l'écriture ce qui pourtant s'entend de la même façon dans l'énonciation. La liaison métonymique entre « tu » et « mon fils » ou « mon père » est interrompue. La phrase « tu es mon père » ne tient pas plus debout que la phrase « tu es mon fils ».

Je me demande si nous ne pourrions pas lire dans cette écriture une formule de la forclusion du Nom-du-Père. Le même trèfle, c'est-à-dire ici, deux trèfles tournant dans le même sens, nous ramène au même impossible que la bande de Mœbius homogène, dont les trois torsions sont de même sens : impossible de construire un sens, car rien ne tient. Rien ne fait tenir ensemble le sujet, le verbe, et le complément. Or la bande de Mœbius homogène n'est autre que l'écriture d'un trèfle muni de sa surface d'empan. Autrement dit, deux trèfles de même sens qui se combinent ne produisent que trois ronds séparés, comme trois trèfles sans croisements. De même, un trèfle seul est un seul rond, dont les croisements écrivent un semblant de sens.

Ainsi le délire de Schreber serait une tentative de renouer en trèfle l'un de ces ronds solitaires. L'humanité est morte, lui-même lit son acte de décès dans le journal ; il est seul au monde, comme est seule la ficelle issue du dénouage. Son seul interlocuteur est Dieu c'est-à-dire le seul garant possible de la vérité d'une énonciation ;



Le rêve est une psychose, écrit Freud dans la « *Traumdeutung* ». Est-ce à dire que la psychanalyse est une psychose ? Oui, au sens où Lacan parlait de « paranoïa dirigée » et même d' « autisme à deux » (dans « l'Insu... ») . Et cette psychose peut tourner différemment selon la façon dont s'arrange le transfert, ce dont ces diverses écritures nous donnent quelques idées. Il peut y avoir dénouage, ce qui peut s'interpréter comme fin du transfert, et donc arrêt brutal de la cure.

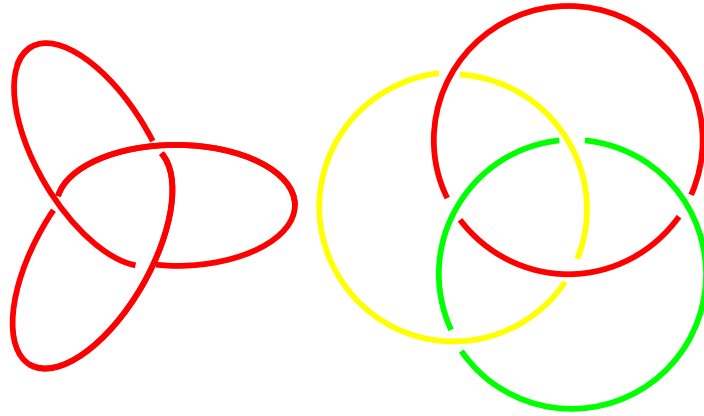
C'est ce qui s'est passé en fin de compte dans l'histoire que ce rêve m'amène à raconter. Mais peut-être pas à un stade aussi simple du nouage.

Du trèfle au borroméen : dialectique de l'amour et de la haine

Il aurait pu y avoir au contraire construction d'un triple enlacement comme dans le cas précédents des deux trèfles de même sens.

Il aurait pu y avoir construction d'un nœud borroméen. Parce que l'autisme à deux dans l'analyse, on peut s'en sortir, dit Lacan et on s'en sort par la parole. C'est-à-dire par la construction d'une troisième dimension.

Il y a déjà une 3^{ème} dimension dans le trèfle qui écrit la paranoïa, ce sont les croisements ; mais c'est un seul fil qui passe sur lui-même :



Dans le nœud borroméen au contraire, nous avons aussi cette 3^{ème} dimension à chaque croisement, mais ce sont trois fils distincts qui se croisent ; cette coupure en 3 fils distincts est l'essentiel de cette parole dont il est question. Ce n'est plus seulement le même fil qui se repasse lui-même dessus dessous, c'est un rond entier qui sous un 2^{ème} et sur un 3^{ème} sans qu'aucun rond n'emprunte jamais le trou de l'autre: c'est comme si cette 3^{ème} dimension ne pouvait valoir vraiment comme telle (la dimension de la parole en tant qu'elle est entendue par une autre) que si elle se répète deux fois au moins :1) tu parles (premier croisement d'un signifiant avec un autre signifiant) 2) je t'entends (un croisement exactement semblable s'inscrit *par l'intermédiaire d'un croisement de sens contraire*).

Ce 3^{ème} rond pourrait représenter la 3^{ème} dimension comme telle, ce qui met en rapport deux ronds, qui ne sont d'ailleurs eux aussi, que des paroles : un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Ce qui fait que chaque rond est équivalent aux deux autres. Ce 3^{ème} rond s'avère l'équivalent de la zone jaune de la bande de Mœbius : il est à la fois sous l'un des autres ronds et sur l'autre. Il est équivalent aux deux autres comme la bande de Mœbius

est, d'un point de vue global une seule face. Seul le point de vue local permet de distinguer à partir d'un rond fixé arbitrairement, lequel est dessus lequel est dessous. De même la bande de Möbius peut être lu comme un mouvement de glissement continu de la surface aplatie, qui fit passer chaque zone de surface dans la zone suivante. Seul un point de vue arbitraire fixe telle zone dessus par rapport à la zone dessous et celle qui met en rapport l'une avec l'autre.

Autrement dit, entre ce que tu parles et ce que j'entends, il y a forcément un hiatus, un reste, un quelque chose qui demande à être parlé encore, le rond jaune (ou la zone jaune de la bande de Möbius) : il permet la liaison tout en la rendant bancal, nécessitant la poursuite du mouvement de nouage.

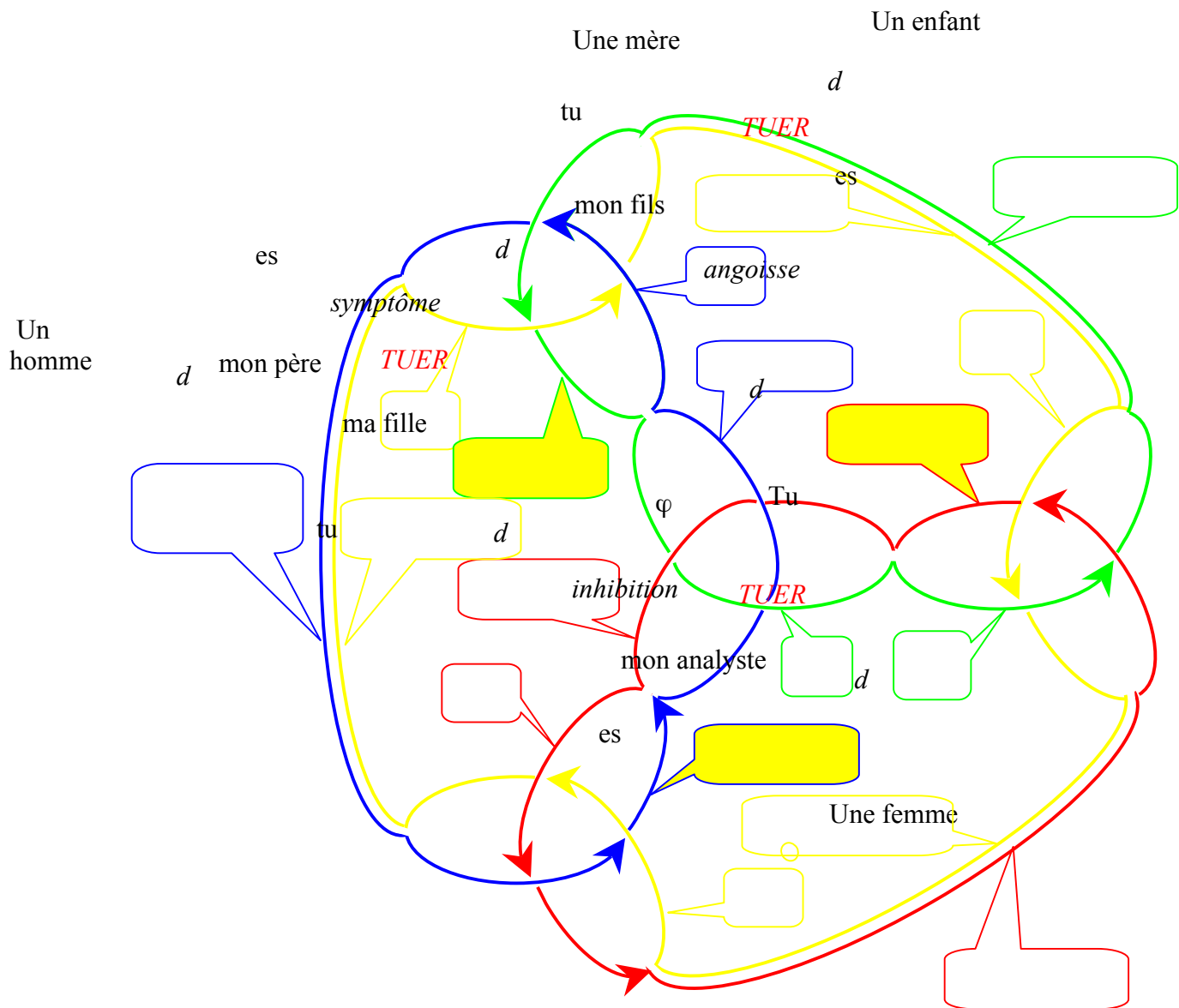
Un trèfle (une bande de Möbius homogène) est ainsi une parole qui se suffit à elle-même, un dialogue du sujet avec son Autre intrinsèque. Ça correspond à la définition de la paranoïa mais aussi à celle d'une formation de l'inconscient. Un rêve, ça ne parle à personne, si je n'en parle pas. C'est un message que je m'envoie à moi-même, un fil qui se repasse sur lui-même. Celui qui est dans la paranoïa de manière éveillée en permanence, est dans une formation de l'inconscient, son délire est un rêve éveillé. Il ne se laisse pas marcher sur les pieds par un rond différent ; essayez de convaincre un émule de Schreber que ce qu'il vit n'est pas un complot de Dieu contre sa propre personne ! Mais tout simplement, essayez de convaincre un confrère du bien fondé de votre lecture de Lacan contre la sienne : c'est tout autant paranoïaque ! C'est pourquoi Lacan disait : « il ne faut pas vaincre, con ou pas ! ».

Dans l'analyse, l'analyste se laisse aller dans le transfert, aux symptômes, actes manqués et rêves de son analysant ; c'est à deux qu'ils paranoïent.

La question est donc : comment passer du trèfle au nœud borroméen ?

Par trois coupures dans le temps logique, voir mon texte à cet effet sur mon site ;

Mais aussi : en mettant en liaison les formations de l'inconscient produites par l'analysant avec celles produites par l'analyste. Autrement dit, mettre en liaison 4 trèfles qui donc se parlent, 4 formations de l'inconscient qui, de passer de l'un à l'autre trouvent interprétation. J'ai essayé avec 2, 3 trèfles, de sens inverse ou de même sens dans toutes les combinaisons possibles et une seul produit un nœud borroméen muni d'un rond supplémentaire : 3 trèfles de même sens entourant un trèfle de sens contraire ; comme ci-dessous :

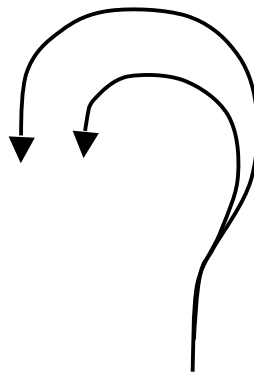


Il aurait pu se faire que l'analyste suive le conseil de Freud et de Lacan, de ne pas comprendre trop vite. Il n'aurait pas bondi sur la première formation de l'inconscient venue, il en aurait attendu au moins trois, le minimum pour une phrase. Ce qui nous donne cette écriture¹² dans laquelle trois trèfles de même sens entourent un quatrième de sens contraire. Autrement dit une dialectique de l'amour et de la haine, dans laquelle les liaisons « haineuses » de deux trèfles de sens contraire sont temporisées, adoucies, nuancées, par les liaisons « amoureuses » de deux trèfles de même sens...et vice-versa. Ce n'est ni la passion amoureuse de l'enlacement, ni l'éloignement mortifère du dénouage.

¹² Je donne la solution la plus rapide et la plus élégante, celle qui marche. Car il y a plusieurs solutions de mise continuité de trois ou quatre trèfle, ou d'un borroméen avec un ou plusieurs trèfles... de même sens ou de sens contraire (lévo-dextro c'est-à-dire pioche-parpluie). Je les examinerai plus loin. Ici ça marche parce que nous avons le trèfle central d'un sens et les trois autres de sens contraire. Ce qui fait que, entre le trèfle central et les trois autres se constitue une relation d'objet à son image dans un miroir antérieur (le sujet qui observe le trèfle et son image se situe entre le trèfle et le miroir : il doit se retourner pour voir successivement l'un et l'autre), tandis qu'entre chacun des trèfles périphériques s'instaure une relation de miroir subjectif (si j'étais un trèfle se regardant dans un miroir et si je m'imaginai passant derrière le miroir pour m'identifier à mon image). Autrement dit cette opération correspond à rajouter à un premier temps passif (je suis sous l'effet de la première formation de l'inconscient, en général, le symptôme) un deuxième temps actif (miroir antérieur) et un troisième temps reflexif (miroir subjectif) ce qui correspond aux trois temps de la pulsion freudienne.

Pour le dire encore autrement, ce nouage introduit en tiers entre le premier raboutage de deux trèfles {« tu es mon père », « tu es mon fils »} un deuxième couplage {« tu es mon analyste », « tu es mon analysant »}. C'est seulement à cette condition qu'on obtient un nœud borroméen, dans lequel le rond de l'analyse terminée inaugure comme trait identificatoire, non pas le moi de l'analyste, mais à la mise en œuvre du signifiant comme repérage du mouvement de la parole d'un rond (bleu) autour des deux autres : le père que je peux être pour mon fils (pour ma fille) du fait du fils que j'ai été (pour mon père – son père).

J'ai écrit des « cesse de s'écrire », des trous au contacts des trèfles. C'est le désir qui ici scinde en deux le signifiant, chacun des signifiants considérés, comme la refente qui divise en double point d'interrogation le graphe initial de Lacan.



Chaque feuille de trèfle est à lire comme un de ces points d'interrogation, que la mise en contact avec une autre feuille d'un autre trèfle ouvre d'un désir, *d*. Ce dernier est mis en jeu dans l'aller et retour de la parole : « tu es mon père » - « tu es mon fils » etc... où l'identité de chacun dépend de la réponse de l'autre, et où le désir de chacun lui revient de l'autre sous une forme inversée : « qu'est-ce que tu veux ? » (« *Che vuoi ?* »).

Chaque trèfle se construit donc d'un fil signifiant organisant des zones de surface en lieux d'identifications. La configuration en trèfle, désorientée, ne permet pas de distinguer un lobe par rapport à un autre. Chaque signifié peut venir occuper chaque place, d'où la désorientation. Ce sont les trous d'énonciation qui vont fixer ces trèfles les uns par rapport aux autres, provoquant l'orientation borroméenne.

En s'ouvrant, les trèfles construisent par mise en continuité, quatre ronds, chacun découpé en trois traits par l'écriture des trois autres. Lorsqu'on éliminera le rond jaune central, chaque rond ne sera plus que coupé en deux. le troisième trait, sur chacun des trois ronds du nœud borroméen, c'est celui que j'ai nommé des trois formules freudiennes : inhibition, symptôme et angoisse. Regardez bien les traits ainsi nommés dans l'écriture : vous verrez qu'ils sont limités sur leur bout externe, par un trait jaune. Supprimez imaginativement ce trait jaune : le symptôme se retrouve dans la continuité de l'enfant, l'angoisse (de castration) dans la continuité d'une femme, l'inhibition se retrouve dans la continuité d'un homme. On ne va pas dire que c'est une pure et simple suppression de ces maux. C'est simplement une remise en place, une mise en mots, qui les rend gérables dans le quotidien. Si je suis inhibé devant un femme, pourra se dire un homme, c'est du fait de l'angoisse de castration de mon enfance. Si mon enfant présente de tels symptômes, pourra se dire une mère, c'est peut-être que, comme femme, j'ai eu besoin de mettre cet enfant en place du phallus dont je ressens le manque, du pénis dont je ressens l'envie, parce que j'en imagine la présence chez mon père.

Ainsi, mon père me permet d'être un homme dans la mesure où je lui reconnais d'en avoir été un aussi, c'est-à-dire d'avoir aimé, désiré, failli, place que je lui ai laissée dans la mesure où il a su la tenir. C'est ce qui me permet à mon tour d'être père.

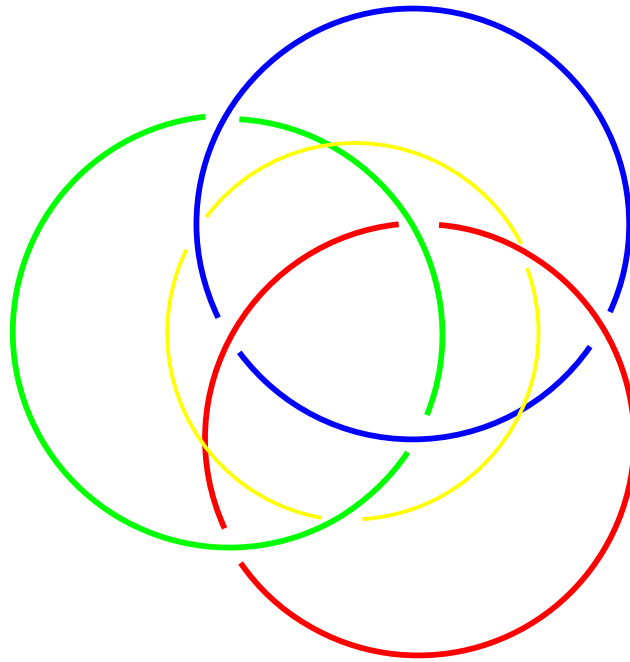
Cette place a été tenue vis-à-vis d'un objet, ma mère, alors que j'étais enfant de même que l'enfant que j'ai eu a fait de ma femme, sa mère. Pas d'enfant sans mère, là aussi dans la mesure où chacun reconnaît l'autre dans sa place, qui n'est pas sans rapport au père, et au phallus. N'empêche, l'enfant viendra souvent en position de symptôme des parents. Le symptôme sera donc toujours une écriture codée de cette coupure qui engendre, dont le phallus sera le symbole.

L'enfant naît comme phallus de la mère, mais cette place, il doit la céder au profit du phallus paternel. L'angoisse de castration est le pendant du phallus, que ce soit dans l'être le phallus : alors on doit se couper du corps de la mère, au risque de *la* perdre et de *se* perdre, et dans l'avoir le phallus : alors il faut vivre avec l'angoisse de *le* perdre. De cette question dépend le choix d'une position, l'être ou l'avoir, qui va déterminer le positionnement féminin ou masculin du désir. « tu es mon fils »-« tu es ma fille ».

Le choix féminin s'actualise de l'envie du pénis plus que de l'angoisse de castration. Il se situe plus du côté de l'inhibition, cette plainte commune à beaucoup de femme de « ne pas avoir pas les capacités »,« ne pas pouvoir y arriver ». En même temps cette position passive se retrouve dans celle de l'analyste, qui se laisse pénétrer par le dire de l'autre, et qui, comme une femme, s'offre en objet cause du désir.

Les signifiants dits s'identifient aux signifiants entendus, d'une formation de l'inconscient à une autre, celles produites par un autre. Si, alors on suit les traits un à un, on constate que les mises en continuité de l'identification des signifiants produisent un nœud borroméen (rouge vert bleu) enlacé à un rond supplémentaire, jaune. Le dénouage (et non dénouement) entre deux trèfles de sens contraire n'a pas eu lieu ; le triple enlacement entre deux trèfles de même sens n'a pas eu lieu non plus. La dialectisation d'un type de liaison par l'autre nous permet la construction de cette structure souple qu'est le nœud borroméen, dont la liaison n'est pas organique (nonobstant le cercle jaune supplémentaire dont nous allons nous débarrasser facilement) mais fonctionnelle : aucun rond n'occupe le trou d'un autre, et pourtant ça tient. Et si l'on en coupe un, tous sont libres.

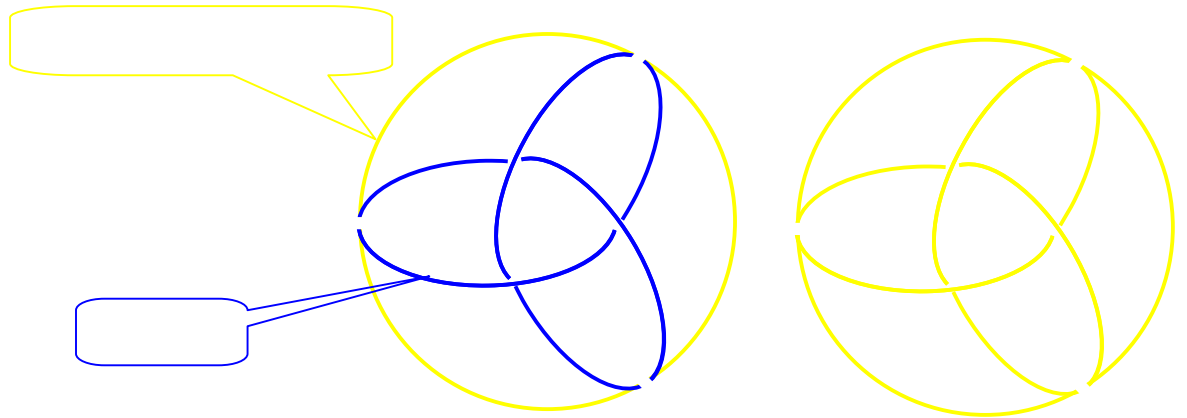
On peut l'écrire de manière plus explicite de la façon suivante :



On est sorti de l'«autisme à deux» par lequel Lacan désignait l'analyse («*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*» 1976-1977 - 18 avril 1977). On en est sorti par l'effet de la parole : le rêve a été parlé à quelques autres. Cela, c'est ce qui s'est passé de mon côté. Du côté de l'analysant, qui a interrompu ses séances à ce moment là, je ne peux faire que des hypothèses. Je crois au contraire qu'il n'a pas pu parler son désir à mon égard (s'il s'avère que le mien, révélé par le rêve, s'était appuyé sur le sien du point de vue de la structure : « le désir, c'est le désir de l'autre » ça ne peut qu'être le cas), et que la seule coupure qu'il a pu trouver a été la fuite.

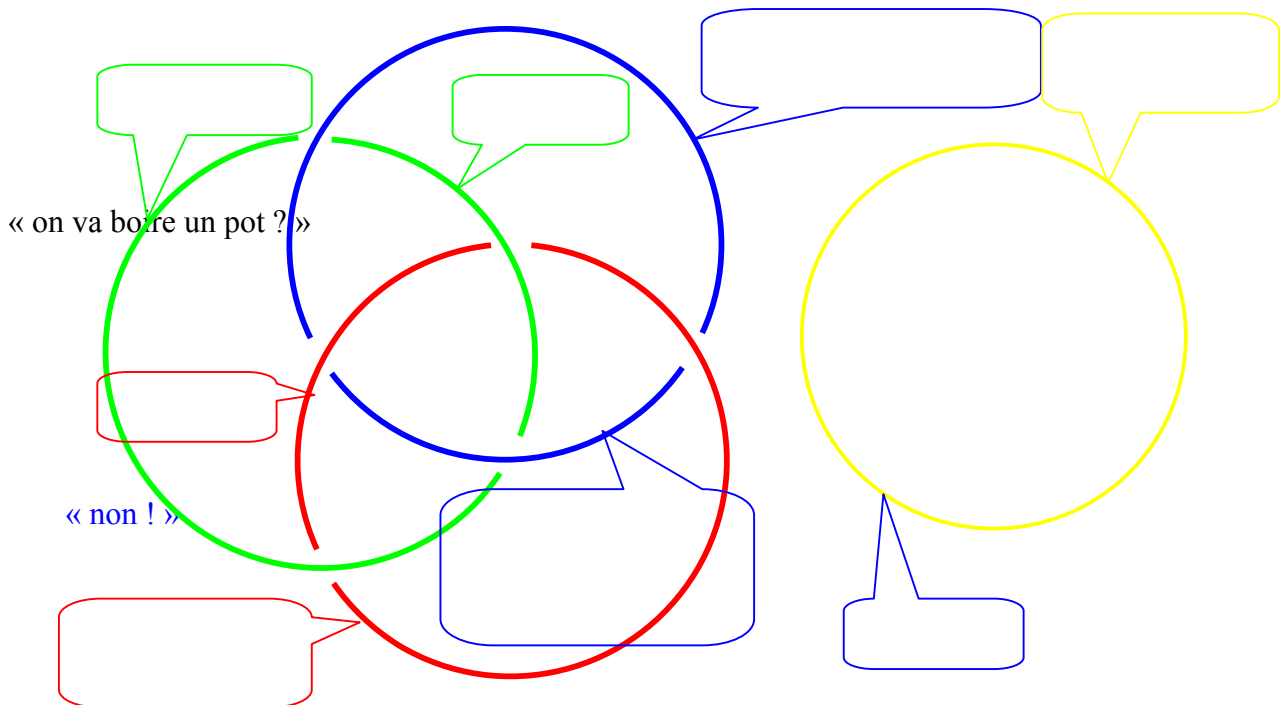
En ce qui concerne le côté dont je parle, le mien, ce n'est plus un rond qui se noue sur lui même, c'est quatre ronds, qui restituent à la structure la souplesse nécessaire à ce qu'un rond tourne autour des deux autres, comme une musique écrite sur une portée, telle que je l'ai décrite dans « la bourse ou la vie », « théorie du nœud borroméen » ou encore « la douleur (borroméen) » (<http://perso.wanadoo.fr/topologie/>). Le rond jaune entrave encore cette souplesse. Mettons cela sur le compte d'une résistance – celle de l'analyste, bien sûr.

Il ne lui reste plus, à l'analyste que d'en parler, de sa résistance, et ça serait censé dissoudre l'impedimentum de ce rond jaune. Pour cela, il lui suffit de produire une quatrième formation de l'inconscient (une cinquième si on compte le symptôme de l'analysant, au centre), et d'en parler, ce qui va mettre sa résistance au contact de cette lettre :



C'est du moins le souhait qu'exprime ce rêve. Je souhaite que, face à la formulation d'un désir, je sois capable à la fois de l'entendre et de ne pas céder sur mon désir. Je souhaite en rester au désir tel qu'il se formule et non tel qu'il pourrait se satisfaire.

Vous constatez aisément que le résultat obtenu se dissout de lui-même : par identification du jaune et du bleu, les trois feuilles du trèfle se réduisent à des boucles qui se défont d'une simple torsion. Le rond jaune peut donc se retirer de la structure du nœud borroméen. Il reste à côté comme l'objet petit *a* isolé en fin de cure : ce qu'on laisse tomber, et qui dans la cure, a pu prendre la figure de l'analyste, représentant à son tour et tour à tour, le père, la mère (les objets, objets *a*) et le symptôme par lequel l'analysant avait coutume de s'identifier (S1, le sujet identifié à l'agent dans le discours de l'hystérique).



Mais le nœud borroméen a récupéré toute la souplesse nécessaire à la parole, c'est-à-dire au retournement d'un rond autour des deux autres qui restent écrits.

Voilà donc une autre topologie, telle que Lacan l'appelait de ses vœux dans « les Non-dupes errent », afin de dépasser « l'œuf mal foutu » par lequel Freud représentait l'agencement des instances dans « le Moi et le ça ».

Le rêve ne s'est pas réalisé. Le dénouement ne s'est pas produit dans le cas que j'évoque, du fait de ce l'impossibilité qu'il y a eu à vaincre cette résistance écrite en forme de deux trèfles de même sens. Ils n'ont vraisemblablement pas pu être médiatisé par la liaison des deux autres qui auraient permis cette construction du nœud borroméen. On pourrait juste dire que le « tu es mon père » s'est noué au « tu es mon fils » sous la forme d'un trèfle de sens contraire. Ce qui a eu pour effet de rendre effectif le trou central du « tuer » et c'est une mesure de sauvegarde qui a éloigné les deux protagonistes. Une mesure qui n'a pas permis l'énonciation d'une parole sur le désir qui s'écrivait dans mon rêve. Le désir réciproque, homosexuel, était aussi insupportable à dire qu'à entendre ; ainsi mon rêve le présentait sous une forme acceptable : une liaison père-fils, qui à la fois ramène l'interdit du rapport sexuel à l'égard d'un père aimé, tout en mettant l'accent sur le rapport oedipien dans sa version là aussi acceptable, sa version hétérosexuelle, tournant autour de la place à prendre auprès d'une mère hypothétique, absente du rêve mais rappelée par le présence de la mère de ma fille.

La liaison de deux trèfles de sens contraire renverrait donc à un oedipe inversé, un désir homosexuel à l'égard du père. Ce serait assez cohérent avec ce que m'a raconté mon analysant de ses rapports avec ses parents. Comme je l'ai évoqué plus haut, il détestait sa mère, qui n'avait pas supporté l'horreur de son accouchement, et trouvait un certain réconfort auprès de son père, quoique très limité, l'entente de ses parents au niveau d'un rejet violent de l'enfant qu'il avait été, était primordiale et constituait le drame de sa vie. Ma configuration personnelle, quoi que moins violente, reprend d'une certaine façon le même canevas : j'ai détesté ma mère, mais j'ai mis des années d'analyse à me rendre compte que cette détestation était l'inversion d'un amour oedipien dont l'intensité frustrée supposait une telle inversion à titre de protection et de représailles. A cette haine contre ma mère correspondrait chez lui aux deux tentatives de suicide qui avaient endeuillé son adolescence.

Je répète encore une fois qu'ici je ne parle que de moi, et des faibles hypothèses que je peux faire sur ce que mon analysant m'a dit... Sur ce que je me souviens de ce qu'il m'a dit, en tant que cela s'est inscrit sur les mémoires semblables inscrites dans l'inconscient tel qu'il s'est développé et transformé à son écoute, puis à l'analyse qui l'a produit à la suite du rêve. Car tout cela étant effet d'après-coup, reconstruction, je ne peux dire avec certitude que ce que j'ai pu reconstruire de ma résistance. Cet inconscient dont je parle ne l'est plus puisque j'en parle : il aurait bien pu être cela, c'est tout ce que je peux dire.

La liaison de deux trèfles de même sens avait permis une analyse de quelques années sous le registre du nouage olympique (triple enlacement), beaucoup trop courte pour que le nœud borroméen puisse se former. Le moment crucial où nous allions parvenir, dans l'analyse du transfert, pourrait être décrit comme le brutal changement de sens d'un des trèfles amenant le dénouage, au lieu qu'une nouvelle série de formations de l'inconscient, de trois trèfles semblables à l'un des deux trèfles initiaux, permette cette construction du nœud borroméen. La question serait de trouver ce qui a pu provoquer le changement de sens de ce trèfle.

Je fais l'hypothèse de ce que c'est le retour en force de la problématique du symptôme (« alcool » et donc « cure de désintoxication ») qui est venu voiler ce qu'il en était de l'homosexualité oedipienne dans le transfert.

En effet, c'est au moment d'aller faire une cure de désintoxication qu'il a cessé de venir, comme s'il fallait absolument éradiquer complètement ce symptôme... alors qu'il me disait avoir considérablement réduit sa consommation, et parvenir tant bien que mal à gérer le problème... alors qu'il était parvenu à régler les nombreux problèmes judiciaires et

professionnels qui avaient été les siens, et qu'il était en train de reconquérir un certaine notoriété dans son travail.

Certes, pour beaucoup d'analysants, le fait d'être parvenu à résoudre pas mal de problèmes de leur vie quotidienne, constitue un point de butée. Pourquoi continueraient-ils leur analyse, si, bon an, mal an, ça va nettement mieux dans leur vie ? Et si, à cela, s'ajoute l'approche du dévoilement dans le transfert du désir qui lui a permis d'effectuer ce travail, la force centrifuge de la résistance est par trop difficile à combattre. Surtout s'il s'y adjoint, en plus de tout cela, le retour d'une nombreuse clientèle qui laisse beaucoup moins de temps à consacrer aux séances d'analyse (c'est son cas puisqu'il exerce une profession libérale).

Et c'est en quoi ce dernier rond fait résistance de l'analyste. C'est une autre lecture possible. Ma première hypothèse s'appuyait sur le dénouage produit par deux ronds de sens contraire. Ici je fais l'hypothèse du nouage de trois ronds de même sens qui aurait pu se construire dans un enlacement à un rond quatrième de sens contraire, que j'interprète comme cette résistance de l'analyste qui n'a pu se dissoudre.

Je ne peux m'empêcher de rapprocher cette histoire de la proposition homosexuelle explicite que me fit un jour une autre de mes analysants. Suite à mon refus, en sortant de mon bureau, il avait planté son couteau dans deux personnes que le hasard avait placées à portée de sa querelle. Peut-être en ne venant pas à ses séances, mon analysant d'aujourd'hui cherche-t-il à me tuer (symboliquement, bien sûr), à moins que ce ne soit moi qui lui en veut terriblement de me laisser (dans l'imaginaire que je reconstruis) cette place que je ne lui demandais pas : celle d'objet de son désir.